

## ***I. UNE ÉGLISE SANS AVENIR ?***

### ***DIAGNOSTIC***

#### **1. L'Église catholique après Vatican II**

- La sortie de la forteresse assiégée

L'image d'une forteresse assiégée a été souvent utilisée pour caractériser le fonctionnement de l'Église romaine sous le pontificat de Pie XII (1939-1958). Or le 8 décembre 1965 s'achève à Rome le concile Vatican II. Depuis l'annonce surprise faite par le pape Jean XXIII le 25 janvier 1959 un travail gigantesque avait été accompli. Mobilisant l'épiscopat mondial<sup>1</sup> et des centaines de théologiens, ouvert à des observateurs protestants et orthodoxes, suivi attentivement par tous les grands médias, le concile fut un événement d'ampleur réellement planétaire. Ses résultats ont fait mentir les prévisions pessimistes de tous ceux qui disaient que ça ne servirait à rien.<sup>2</sup> Le volume des textes votés est considérable. Il représente près de la moitié de la totalité des textes conciliaires adoptés depuis les origines de l'Eglise. Certes les débats ont été vifs entre évêques. Majorité et minorité se sont affrontées. Jean XXIII et surtout Paul VI ont dû jouer de leur autorité pour éviter des ruptures graves et cela au prix de certaines ambiguïtés et incohérences. Mais le résultat est là. Tous les textes avaient été approuvés à la quasi unanimité. L'Église catholique romaine était enfin sortie de sa position de forteresse assiégée par un monde hostile.<sup>3</sup> Le vent était à l'optimisme missionnaire.

- Premières désillusions

Malheureusement le temps des désillusions viendra vite. L'évolution du monde s'est accélérée. Les mutations culturelles transforment à toute vitesse les sociétés occidentales et l'ensemble du monde lui-même. L'année 1968 attestera l'importance radicale des changements en cours et cette même année, l'encyclique *Humanae vitae* du pape Paul VI condamnant fermement

---

<sup>1</sup> Plus de 2800 pères conciliaires venant de 116 pays participèrent aux travaux du Concile.

<sup>2</sup> On avait très souvent entendu dire que depuis la proclamation de l'infailibilité pontificale en 1870 l'autorité personnelle du pape était telle que rassembler les évêques du monde pour débattre en matière de foi et de mœurs n'avait plus d'utilité.

<sup>3</sup> Le protestantisme, le communisme marxiste et la modernité représentaient pour Rome trois dangers majeurs.

les moyens de contraception dits « artificiels », provoquera chez les catholiques une crise de confiance profonde envers la hiérarchie de l'Église. Simultanément le clergé, évêques et prêtres, se divise entre ceux qui souhaitent inscrire leur action pastorale dans la dynamique du concile, demandent une accélération des réformes et un droit à l'innovation et tous ceux qui prennent peur devant le bouillonnement en cours et usent de tout leur pouvoir pour appuyer sur les freins institutionnels. Concrètement cela va se traduire par un nombre élevé de prêtres qui quitteront le ministère dans les années 70.<sup>4</sup>

- Nouvelles fermetures

A Rome les portes ouvertes par le concile semblent se refermer les unes après les autres. Les synodes prévus pour prolonger le travail conciliaire en lien avec les évêques du monde entier entraînent souvent de graves déceptions, en particulier en 1985 quand le document final sous prétexte de célébrer le 20e anniversaire de Vatican II met sous le boisseau certains éléments importants en particulier la notion de Peuple de Dieu et l'importance du décret sur la liberté religieuse.<sup>5</sup> Sous le pontificat de Jean Paul II l'Église romaine semble à nouveau se constituer en ordre de bataille. La centralisation romaine est renforcée au détriment de la collégialité épiscopale. L'unité par l'uniformité est privilégiée ce dont témoigne entre autres la publication en 1992 du *Catéchisme de l'Église catholique*.<sup>6</sup>

- Un retour à « Jésus » problématique

L'Église catholique romaine semble à nouveau bien fragilisée en tout cas en Occident et particulièrement en France. Cette fragilisation n'est pas seulement la conséquence de mouvements sociologiques. Elle a aussi sa source selon le théologien Christian Duquoc dans une façon de penser et de vivre la foi chrétienne qui s'est révélée contester l'institution ecclésiale. À partir de Vatican II l'accent avait été mis massivement dans l'enseignement courant de l'Église, sur la personne de Jésus, sa parole et ses actions. En pratique recourir à l'Évangile a provoqué l'explosion d'un ressentiment contre l'Église en tirant argument des textes du Nouveau Testament. Revenir à Jésus, espérait-on, devait faire tomber les préventions contre la religion

---

<sup>4</sup> En fait l'hémorragie avait commencé bien avant le concile. En certaines régions les effectifs des petits séminaires s'étaient effondrés dès 1870. Entre 1940 et 1982 on a constaté plus de 6000 « départ » de prêtres. Dans les années 70 entre 120 et 220 prêtres ont quitté chaque année le ministère et il semble qu'actuellement il y en ait toujours plusieurs dizaines par an. (Julien Potel, *L'Église catholique en France. Approches sociologiques*, DDB 1994, p.57)

<sup>5</sup> Voir le n° spécial de la revue *CONCILIUM* : « Synode 1985. Une évaluation », Cahier 208/1986.

<sup>6</sup> Le projet d'un tel catéchisme avait été vivement critiqué déjà lors du concile Vatican I et abandonné à Vatican II car considéré comme inopportun. Dès sa parution en 1992 le contenu du Catéchisme a fait l'objet de très nombreuses analyses critiques sur son contenu, entre autres sur sa façon de légitimer la peine de mort.

aliénante que représente l'institution ecclésiale pour nos contemporains. Au contraire les critiques en ont été renforcés. Le retour à Jésus, liée au renouvellement du travail scripturaire, catéchistique et théologique, n'a en rien répondu aux défis de la modernité. Ce que l'on a appelé la « *Jésulogie* » conduit à la reconnaissance de l'homme-Jésus comme un maître de sagesse parmi d'autres en évacuant la question de Dieu, l'importance du mystère pascal et bien sûr la question de l'Église. Le texte biblique appartient maintenant à quiconque s'en empare. La question ne peut être éludée : l'Église a-t-elle encore une utilité et donc un avenir ?

## 2. Au tournant de l'an 2000 : quatre hypothèses

L'effondrement numérique du catholicisme en France ayant continué, le passage à l'an 2000 a suscité de nouvelles analyses, des remises en question profondes et différentes hypothèses concernant l'avenir du christianisme et de l'Église. L'ouvrage de Maurice Bellet, *La quatrième hypothèse*, a été particulièrement remarqué mais il recoupe largement nombre de travaux d'autres théologiens.<sup>7</sup>

- Disparition du christianisme

La première hypothèse de M. Bellet est celle d'une disparition du christianisme. Il n'en resterait que des monuments culturels, textes et oeuvres d'art pour lesquels on pourrait se passionner. « Ce qui semble aujourd'hui caractéristique, c'est une esthétisation du christianisme ». [Textes et rites] « ne sont plus les témoins d'une révélation, les signes d'une vérité donnée à la foi chrétienne, mais les ruines admirables d'une symbolique ouvrant à tous des possibilités d'invention et d'expression », écrivait déjà Michel de Certeau en 1974.<sup>8</sup> « La sécularisation laisse subsister un patrimoine diffus sans référence autre qu'historique à sa source ».<sup>9</sup> Le socle culturel européen du christianisme a été décapé. Restent des temples ensablés à visiter, à admirer et à photographier comme les temples égyptiens de Karnak ou d'Abou Simbel. Le christianisme n'offre plus que des capacités de folklorisation.

---

<sup>7</sup> Maurice Bellet, né en 1923, est prêtre, docteur en philosophie et en théologie et psychanalyste. Il est l'auteur de plus de 60 ouvrages dont *La quatrième hypothèse. Sur l'avenir du christianisme*, DDB 2001, 142 p. J'utiliserai dorénavant pour les citations l'abréviation *4H*. Voir en annexe I les pages 15 à 18 de ce livre.

Autres livres de M. Bellet sur l'avenir du christianisme :

- *L'Église morte ou vive*, Desclée de Brouwer 1991, 183 p.
- *L'explosion de la religion*, Bayard 2014, 151 p.

<sup>8</sup> Dans *Le christianisme éclaté* (Seuil 1974), cité dans *Michel de Certeau ou la différence chrétienne*, Cerf 1991, p.32. Voir aussi la réflexion plus récente de Christoph Theobald, « *Dans les traces... de la constitution Dei Verbum du concile Vatican II* », Cerf 2009, p. 49-51.

<sup>9</sup> Cf. Jean Joncheray, « L'avenir du christianisme en France » dans *Futuribles* n°260/janvier 2001, p.81-92. Ce théologien propose comme M. Bellet plusieurs scénarios pour cet avenir.

- Restent « les valeurs »

En deuxième hypothèse le christianisme se réduit à un ensemble de valeurs dites chrétiennes dont on découvre sans peine qu'elles sont simplement humaines et à une démarche spirituelle analogue à celle des sagesse orientales. Jésus est un très bon gourou! Bien sûr l'approche croyante contribue à créer du lien social, à permettre un meilleur vivre ensemble, chaque citoyen trouvant en lui-même des raisons d'espérer en l'humanité et d'agir en fonction de ses convictions humanistes. Ainsi Marcel Gauchet expliquera que religions, philosophies et morales sont des possibilités qui, parmi d'autres, peuvent fournir un axe nourricier de la culture et des valeurs dans un monde désenchanté.<sup>10</sup>

- Restauration

Une troisième hypothèse : il faut conserver, restaurer, rétablir, s'accommoder. On canonise ensemble Pie IX et Jean XXIII malgré les contradictions que représentent leurs deux pontificats. L'Église fonctionne en vivant un repli identitaire en milieu hostile. Elle devient une petite force prophétique contestant l'évolution du monde moderne et cela au risque du sectarisme. Elle se structure à partir de positions fondamentalistes en identifiant directement le texte des Écritures, et les formules dogmatiques avec la parole de Dieu et en refusant toute interprétation créatrice. Elle sacralise le passé et l'autorité.

- Explosion

Pour la quatrième hypothèse le christianisme comme système religieux lié à l'Occident est en train d'exploser dans une crise globale mondiale d'où la question : l'Évangile peut-il alors redevenir « la parole inaugurale ouvre l'espace de vie ? ».<sup>11</sup> Si explosion il y a, c'est la fin de la répétition du même, du rabâchage des formules sclérosées et des pratiques devenues insignifiantes. « Et s'il s'agit d'explosion, ce n'est plus celle de la bombe mais de la semence. De la graine sort l'arbre ».<sup>12</sup> Pour explorer cette quatrième hypothèse il va nous falloir d'abord préciser le diagnostic plus ou moins implicite qui est à l'oeuvre derrière les trois premières

---

<sup>10</sup> Cf. Marcel Gauchet, *Un monde désenchanté ?*, éd. de l'Atelier 2004 p. 241. On trouvera des réflexions analogues dans Joncheray (art.cité) et dans Régis Debray, *Les communions humaines. Pour en finir avec la religion*, Fayard 2005, 158 p. Sur les quêtes spirituelles d'aujourd'hui en marge des institutions religieuses on se reportera à l'enquête remarquable de Jean-François Barbier-Bouvet, *Les nouveaux aventuriers de la spiritualité. Enquête sur une soif d'aujourd'hui*, Médiaspaul 2015, 245 p.

<sup>11</sup> 4H, p.17

<sup>12</sup> Maurice Bellet, *L'explosion de la religion*, Bayard 2014, p.24 (Abréviation ER.)

hypothèses et nous demander s'il n'y aurait pas dans l'histoire du christianisme au cours de deux millénaires une constante dont la présence permet de comprendre la situation de crise actuelle.

### 3. Éléments de diagnostic : les symptômes

- Données sociologiques quantitatives

Depuis de nombreuses années nous disposons de données sociologiques quantitatives multiples qui permettent de préciser ce qu'il en est de l'évolution du christianisme au moins en ce qui concerne sa face visible, c'est-à-dire l'analyse d'un certain nombre de pratiques repérables qui, jusqu'à maintenant permettent d'identifier les chrétiens. Je rappelle au passage la réflexion que me fit, il y a quelques années, un éminent prélat : « Le Saint-Esprit se moque de la sociologie ». A quoi je répliquai : « Et si le Saint-Esprit tentait de vous parler par la sociologie ? ». On se reportera donc aux données statistiques qui permettent une prise de conscience des évolutions en cours. (Voir annexe II)

- Données qualitatives : un catholicisme fracturé

Sauf à se boucher les yeux et les oreilles le constat des divisions profondes entre catholiques français, y compris à l'intérieur du clergé et de l'épiscopat, est évident mais il ne date pas d'aujourd'hui. Déjà au XVIIIe siècle on pouvait être gallican ou ultramontain. Après la Révolution française il y eut les libéraux et les intransigeants. Puis au XXe siècle, dreyfusards et antidreyfusards, partisans du *Sillon* de Marc Sangnier ou de *L'Action française* de Charles Maurras. Ces divisions furent ravivées et approfondies sous Vichy puis pendant la guerre d'Algérie. Traditionalistes et intégristes s'affrontent aux « conciliaires » réputés progressistes, voire « soixante-huitards » etc. La volonté de refaire une unité dans l'uniformité a été, je l'ai déjà indiqué, caractéristique des pontificats de Jean-Paul II et de Benoît XVI.

Depuis 30 ans de nombreuses études de sociologie ont précisé ce qu'il en était de ces fractures. En 1986 les sociologues Jean-Marie Donégani et Guy Lescanne constatent la répartition des catholiques français en sept catégories<sup>13</sup>. En 1991 un ouvrage collectif fait apparaître la non-adhésion de beaucoup aux croyances fondamentales : 49 % de ceux qui se déclarent catholiques ne croient pas à la résurrection. Et aussi 60 % ne croient pas non plus à la Présence réelle et contestent l'enseignement du magistère sur l'éthique sexuelle.<sup>14</sup> En 1999

---

<sup>13</sup> *Catholicismes de France*, Desclée/Bayard-presses 1986, 287 p.

<sup>14</sup> *Les Français sont-ils encore catholiques ?* par Guy Michelat, Julien Potel, Jacques Sutter, Jacques Maître, Cerf 1991, 329 p. Voir plus précisément le chapitre « Identités catholiques, comportements religieux » p. 49-128.

Danièle Hervieu-Léger caractérise trois types : le pratiquant, le pèlerin et le converti.<sup>15</sup> En 2014 Yann Raison du Cleuziou dans son ouvrage, *Qui sont les cathos aujourd'hui ?* montre qu'il y a des oppositions à peu près inconciliables : ainsi entre Action catholique vs Communautés charismatiques vs Groupes traditionalistes reconquérants. On trouve aussi les blessés de l'institution : distanciés, divorcés, femmes. Puis apparaissent les « reconSTRUCTEURS » sous les modes « d'héritiers confiants », de « catholiques néoclassiques passeurs de frontières », et aussi des jeunes sans complexe, trentenaires libérés et adolescents sans ancrage.<sup>16</sup>

Même si les débats de l'Assemblée des évêques à Lourdes sont feutrés, l'épiscopat lui-même apparaît profondément fracturé. On l'a bien vu lors des manifestations contre le « mariage pour tous » et plus récemment lors de l'élection présidentielle de 2017. En 1985 un évêque pouvait créer son propre séminaire contre l'avis de tous les évêques de sa région apostolique. *La Lettre aux catholiques de France*, malgré deux ans de débats entre 1994 et 1996, n'a pas recueilli l'assentiment de tout l'épiscopat. Il en a été de même des Orientations catéchistiques de 2006.<sup>17</sup> La reconnaissance d'établissements d'enseignement catholique « hors contrat » dans certains diocèses en est un autre symptôme. Il semble bien aussi que ces fractures ont été accentuées par l'action du pape François qui, lui, en appelle à l'expression du « sens de la foi » de tous les fidèles et redit l'importance du respect de la conscience personnelle.

En 1994, intervenant sur la pastorale des 18/25 ans, j'avais posé successivement à deux assemblées régionales d'évêques, celle de Provence-Côte d'Azur et celle de Rhône-Alpes, la question suivante : « Compte tenu de l'extrême fragmentation du monde des jeunes et donc de ceux qui se disent chrétiens, quels sont pour vous aujourd'hui les principaux critères d'identité chrétienne et ecclésiale ? Quels sont les écarts tolérables par rapport à ces critères pour être dit chrétien ? » Aucune réponse ne me fut alors donnée !...

#### **4. L'Église et la liberté : une relation conflictuelle !**

- Un soupçon récurrent et historiquement fondé : l'Église n'est-elle pas liberticide ?

Il serait facile et fastidieux de faire la liste de toutes les situations historiques dans lesquelles la hiérarchie catholique, toujours pour de bons motifs tels que le salut des hommes et

---

<sup>15</sup> *Le pèlerin et le converti*, Flammarion 1999, 290 p.

<sup>16</sup> *Qui sont les cathos aujourd'hui ? Sociologie d'un monde divisé*, DDB 2014, 332 p. Du même auteur une analyse un peu différente a été publiée dans *Le Pèlerin* et dans *La Croix* en janvier 2017. Il faut bien se rappeler que les typologies établies par les sociologues font apparaître de grandes tendances et non pas des cases où devraient se reconnaître totalement les individus.

<sup>17</sup> Conférence des évêques de France, *Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France et principes d'organisation*, Bayard/Cerf/Fleurus-Mame 2006, 116 p.

la protection des fidèles les plus fragiles, s'est révélée peu respectueuse de la liberté de ses sujets et même de ceux qui lui étaient étrangers. On peut citer en vrac l'appel de saint Augustin à la répression contre les dissidents donatistes, appel justifié par le *compelle intrare* (« Force-les à entrer ») de Luc 14, 23, les procès de l'Inquisition, l'affaire Galilée, et toutes les mesures prises contre les savants, les historiens, les exégètes et les théologiens, tous chercheurs dont les travaux et l'exigence critique remettaient en cause les idées reçues et l'autorité du magistère.<sup>18</sup>

Avec la réforme protestante la situation ne changera pas instantanément car Calvin et même Luther n'hésitèrent pas à faire appel au bras séculier contre leurs propres hérétiques. Il faut cependant reconnaître que le protestantisme contribua largement au développement en Europe d'un courant de pensée favorable à la tolérance religieuse et à la naissance, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, de la philosophie dite des Lumières. Pour son plus illustre représentant, Emmanuel Kant, cette philosophie considère que chaque personne est appelée à penser et à agir sans se soumettre aveuglément à une autorité extérieure, quelle qu'elle soit. Chacun doit « oser vérifier par lui-même » la pertinence et le bien-fondé de ce qu'on lui demande de croire ou de faire.

Le combat entre l'Église catholique et tous les promoteurs des libertés et des droits de l'homme devint particulièrement âpre à partir de la Révolution. Il divisa profondément les catholiques français. On connaît la violence de Grégoire XVI qualifiant en 1832 la liberté religieuse de « délire » et les polémiques entraînées par Pie IX en 1864 avec l'encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus*.<sup>19</sup> Cette opposition du catholicisme intransigeant, intégraliste, voire intégriste, à la société moderne a produit une réaction toujours présente dans l'inconscient collectif français : il faut se méfier de l'Église catholique ; elle cherche et cherchera toujours à régenter la vie des gens et cela par tous les moyens y compris en imposant son pouvoir et sa morale par les lois de l'État autant qu'elle le pourra. Depuis près de vingt ans ce soupçon a été réactivé par la

---

<sup>18</sup> Un seul exemple : le père Teilhard de Chardin fut interdit de publication religieuse pendant toute son existence et en 1962 encore, un document romain prescrivit que toutes ses œuvres parues depuis sa mort en 1955 devaient être retirées des bibliothèques des séminaires !

<sup>19</sup> Grégoire XVI, encyclique *Mirari vos* du 15.08.1832 : « De cette source empoisonnée de l'indifférentisme découle cette maxime fautive et absurde, ou plutôt ce délire, qu'il faut procurer et garantir à chacun la liberté de conscience. Et cette erreur proprement pestilentielle se voit aplanir la voie par cette liberté d'opinion complète et immodérée qui se répand de toutes parts pour la ruine de la communauté sacrée et de la communauté civile, et dont certains affirment avec la plus grande impudence qu'il en résulterait un avantage pour la religion. Mais 'quelle mort est pire pour l'âme que la liberté d'errer ? disait saint Augustin ».

En 1864 Pie IX reprit pratiquement mot à mot les propos de Grégoire XVI et rassembla dans le *Syllabus* un catalogue d'erreurs condamnées portant pour la plupart sur des « libertés » dangereuses ! Ce dernier texte suscita des polémiques violentes dans toute l'Europe.

peur de l'Islam, d'où la conclusion que toutes les religions monothéistes persuadées de posséder la vérité sont nécessairement ennemies de la liberté et irrémédiablement sectaires et fanatiques.<sup>20</sup>

- La question de fond : institution / pouvoir / liberté

Comment se fait-il que le christianisme puisse apparaître comme ennemi de la liberté alors que Jésus se présentait comme celui qui libérait les êtres humains de tout ce qui les enchaînait, de tous les interdits sociaux et religieux qui fabriquent des exclus et en même temps de toutes les forces de destruction, maladie, possession, péché qui conduisent à la mort ? On ne peut quand même pas oublier l'affirmation fondamentale de saint Paul : « *Christ nous a libérés pour la liberté : tenez bon et ne vous mettez pas de nouveau sous le joug de l'esclavage* »<sup>21</sup>. Le combat de Paul pour la liberté chrétienne l'amenait à relativiser voire à nier l'importance des pratiques contraignantes du judaïsme et ce combat a été permanent. Il correspondait à sa proclamation du salut comme libération par la foi-confiance, cette confiance qui est le cœur même de la liberté humaine. Le christianisme proclamait qu'il voulait mettre en place une fraternité concrète. Mais pour que des êtres humains puissent vivre en frères il faut nécessairement « ordonner la fraternité »<sup>22</sup> donc se donner des règles de vie commune que tous doivent respecter sauf à vivre en conflit perpétuel. Il faut « instituer » la fraternité et c'est déjà vrai au niveau de la cellule familiale. Pour cela il faut regarder en face la question du pouvoir, des pouvoirs et contre-pouvoirs. Aucune institution humaine n'échappe à cette problématique et donc au risque d'abus de pouvoir. Cette question renvoie à celle de la volonté de puissance dont la dénonciation est omniprésente dans les évangiles où elle fait l'objet de nombreuses mises en garde de Jésus, la dernière et la plus symbolique étant le geste du lavement des pieds au soir du Jeudi-Saint.<sup>23</sup> On peut d'ailleurs remarquer que le chapitre 18 de l'évangile de Matthieu semble bien faire allusion à la difficulté de faire place au pardon dans les communautés chrétiennes et d'y faire fonctionner l'autorité de façon tout à fait différente des autres sociétés. « La grande étrangeté du christianisme est le fait que seule une institution permet d'assurer le maintien du message non-institutionnel de Jésus ».<sup>24</sup> C'est pourquoi il est important de repérer les importants dérapages

---

<sup>20</sup> Un exemple de cet anti-monothéisme obsessionnel est l'ouvrage de Michel Onfray, *Traité d'athéologie*, Grasset 2005, 282 p. En contre-point voir René Rémond, *Le nouvel antichristianisme. Entretiens avec Marc Lebourcier*, DDB 2005, 150 p.

<sup>21</sup> Lettre aux Galates 5,1.

<sup>22</sup> C'est le titre de l'ouvrage remarquable sur l'histoire des premiers siècles chrétiens d'Alexandre Faivre, *Ordonner la fraternité. Pouvoir d'innover et retour à l'ordre dans l'Eglise ancienne*, Cerf 1992, 555 p.

<sup>23</sup> Si les mises en garde contre la volonté de puissance et contre l'Argent sont nombreuses dans les évangiles, on n'y trouve rien concernant la sexualité !

<sup>24</sup> Raymond E. Brown, *L'Eglise héritée des apôtres*, Cerf 1987, p.231.



institutionnels très anciens qui affectent toujours actuellement la vie des communautés chrétiennes.

## 5. Quatre dérapages institutionnels

Vingt ans environ après la mort de Jésus, dans la première lettre de Paul aux Corinthiens on perçoit très bien les difficultés de la vie des toutes petites communautés composées de 30 ou 40 personnes qui se réunissaient dans la maison d'un de leurs membres. Celui-ci exerçait de fait une certaine autorité plus ou moins bien articulée avec celle de l'apôtre fondateur. Mais c'est avec la croissance très rapide du nombre des chrétiens que vont se poser les problèmes d'organisation et de pouvoir. On en a une idée avec une autre lettre aux Corinthiens, celle du « pape », l'évêque Clément de Rome qui est amené vers l'an 95 à arbitrer un conflit au sujet du pouvoir des presbytres âgés contestés par les plus jeunes. Rien de nouveau sous le soleil ! Clément va prendre position pour une organisation de la communauté de type militaire en se référant à l'organisation des Hébreux au désert.<sup>25</sup> C'est surtout aux quatrième et cinquième siècles que la situation de l'Église va se modifier de telle façon que son fonctionnement conduira à restreindre les libertés chrétiennes. L'enracinement très ancien de ces pratiques est tel que les requêtes modernes de liberté des sujets ne pouvaient que provoquer un ébranlement profond des structures et du fonctionnement de l'Église romaine, ébranlement qui continue à ce jour et qui engendre par contrecoup les résistances auxquelles doit s'affronter le pape François dans sa volonté de réforme.

- Naissance d'une hiérarchie cléricale pyramidale

Dès le troisième siècle l'idée se répand dans l'Église que la monarchie est le système idéal pour éviter les conflits dans la communauté et en maintenir l'unité. Ainsi vers 230, dans des textes des églises syriennes, les *Ecrits pseudo-clémentins* et la *Didascalie* on peut trouver : « La foule des croyants doit obéir un chef unique pour pouvoir vivre dans la concorde... La communauté entière doit donc suivre comme guide un seul homme et l'honorer par-dessus les hommes comme l'image de Dieu ». Et encore « L'évêque aimera les laïcs comme des enfants, il les fera grandir et les réchauffera du zèle de son amour, comme on le fait des œufs pour qu'il en sorte des poussins, ou bien il les soignera et les fera grandir comme des poussins pour les amener

---

<sup>25</sup> Clément de Rome, *Epître aux Corinthiens*, éd. « Sources chrétiennes » Cerf 1971, Introduction par Annie Jaubert, p.78-86

à la taille des oiseaux ». <sup>26</sup> Quant à la gestion de l'argent dans la communauté : « Il t'est ordonné de donner et c'est à lui (l'évêque) de dispenser ». <sup>27</sup> C'est l'époque de Cyprien de Carthage (vers 255) qui précise que, comme les lévites de l'Ancien Testament, les clercs doivent servir uniquement l'Eglise et recevoir d'elle leur subsistance. Cela produit automatiquement la constitution d'un corps, d'une classe, (d'une caste ?) surdéterminée par le concept de sacerdotisation selon le modèle de l'Ancien Testament : les prêtres sont les seuls médiateurs du sacré entre Dieu et les hommes. <sup>28</sup>

Le pape Léon XIII écrivait en 1880 : « Il en est qui, peu contents de la condition de sujets qu'ils ont dans l'Église, croient pouvoir prendre quelque part dans son gouvernement ou tout au moins estiment qu'il leur est permis d'examiner et de juger à leur manière les actes de l'autorité, opinion déplacée assurément. Si elle prévalait ce serait un très grave dommage dans l'Église de Dieu en laquelle, par la volonté manifeste de son divin fondateur, on distingue de la façon la plus absolue, deux parties : l'enseignée et l'enseignante, le troupeau et les pasteurs ». Et Pie X dans l'encyclique *Vehementer* en 1906 écrira : « L'Église est par essence une société inégale comprenant deux catégories de personnes, les pasteurs et le troupeau... La multitude n'a pas d'autre devoir que celui de se laisser conduire et, troupeau docile, de suivre ses pasteurs ». <sup>29</sup> Et pour le Code de droit canonique de 1917 comme pour le Catéchisme national de 1947 les fidèles laïcs n'ont que le devoir de l'apostolat sous la conduite de leurs pasteurs et, bien sûr, celui de payer le Denier du culte !

- Une religion d'État

Avec l'édit de tolérance de l'empereur Constantin en 311 puis l'édit de Thessalonique promulgué en 381 par l'empereur Théodose, le christianisme devient la religion officielle de l'empire romain. Cela entraînera l'interdiction de la pratique d'autres cultes à partir de 390. Peu à peu il devient quasi impossible de ne pas être chrétien et les chrétiens, à leur tour, seront parfois persécuteurs. <sup>30</sup> On en arrivera à la pratique des baptêmes forcés : ainsi Charlemagne dans une terrible capitulaire édictée en 785 : « Tout saxon qui, voulant rester païen, refuse de se faire

---

<sup>26</sup> Textes cités et commentés par Alexandre Faivre, *Les Premiers Laïcs lorsque l'Eglise naissait au monde*, éd. du Signe 1999, p.131-133

<sup>27</sup> *Didascalie II*, 20,2 et 37,4

<sup>28</sup> *Les premiers Laïcs*, op.cit. p.163

<sup>29</sup> Textes cités par Hervé Legrand, « Le développement d'Églises-sujets » dans Giuseppe Alberigo (éd.) *Les Eglises après Vatican II*, Beauchesne 1981, p.152

<sup>30</sup> Cf. l'ouvrage dirigé par Marie-Françoise Baslez, *Chrétiens persécuteurs. Destructions, exclusions, violences religieuses au IV<sup>e</sup> siècle*, Albin Michel 2014, 460 p.

administrer le baptême sera mis à mort ».<sup>31</sup> Il faut cependant préciser que les évêques se sont opposés à ces baptêmes forcés. Mais l'unité de l'Église et l'unité de l'Empire se conjuguent et se renforcent mutuellement et au cours des siècles les rapports d'instrumentalisation réciproque du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel prendront des formes certes différentes mais toujours au détriment de la liberté spirituelle des chrétiens.

- Un changement de paradigme missionnaire

La mission telle que voulue par Jésus consistait à annoncer gratuitement la proximité du Royaume de Dieu. Les premiers chrétiens ont perçu que ce Royaume était réalisé en Jésus ressuscité. La mission relève pour eux d'une annonce par le témoignage. Elle opère par contagion en proposant l'imitation de Jésus. Elle conduit à une « orthopraxie ». L'Église est « la Voie ». Mais dans un deuxième temps la mission devient prosélytisme en se donnant pour objectif de conduire à l'« orthodoxie » : il s'agit de faire connaître et triompher la Vérité et bientôt de l'imposer en identifiant, comme Ambroise de Milan au IV<sup>e</sup> siècle, civilisation « romaine » (romanitas) et christianisme (christianitas). Ainsi commence à s'instaurer ce que l'on appellera plus tard la « chrétienté » comme structure sociale totalisante, voire totalitaire. On voit toute la différence avec la pratique de saint Paul qui ne cherche pas à recruter de nombreux adeptes et à organiser des foules mais à mettre en place des structures légères, de petites communautés qui témoignent par la sainteté de leur vie. Elles sont comme des phares qui, même fragiles et isolés, attestent l'espérance chrétienne.<sup>32</sup> Rapidement la mission chrétienne va obéir à la politique du chiffre, politique toujours prônée plus ou moins ouvertement aujourd'hui par certains groupes chrétiens et contre laquelle s'élève fermement le pape François qui refuse tout prosélytisme.

\* La disparition du catéchuménat et donc de l'initiation chrétienne

On connaît l'expression célèbre de Tertullien (vers 200) : « On ne naît pas chrétien, on le devient ». Pendant plusieurs siècles le catéchuménat fut la porte d'entrée obligatoire de la communauté chrétienne.<sup>33</sup> La conversion au Christ exigeait une démarche libre. Mais rapidement et surtout sous l'influence de saint Augustin qui jugeait que tout non-baptisé était voué à la

---

<sup>31</sup> Cité par Jean-Paul Bouhot, recension d'un ouvrage de Susan A. Keefe sur le baptême à l'époque carolingienne, dans *La Maison-Dieu* 2005, n°242, p.168

<sup>32</sup> Cf. François Blanchetière, *Les premiers chrétiens étaient-ils missionnaires ? (30-135)*, Cerf 2002, 225 p. dont je reprends ici les analyses.

<sup>33</sup> Paul L. Gavrilyuk, *Histoire du catéchuménat dans l'Église ancienne*, Cerf 2007, 406 p.

damnation, la pratique du baptême des tout-petits va s'imposer. Disparaît le cheminement progressif qui amenait par étapes un adulte à prendre en conscience la décision personnelle de suivre le Christ. Et quand Erasme (1526) suggérera que soit donnée aux enfants baptisés bébés la possibilité d'une profession de foi personnelle, le concile de Trente dans le Décret sur le péché originel (1546), canon 14, condamnera la proposition selon laquelle, s'ils ne veulent pas ratifier ce que leurs parrains ont promis au baptême on devrait les laisser à leur propre jugement et ne les contraindre par aucune peine.<sup>34</sup> La restauration en France du catéchuménat des adultes à partir des années 50 et sa généralisation demandée par Vatican II commencent à porter leurs fruits mais il est évident que la proposition aux enfants d'un vrai chemin d'initiation chrétienne se heurte actuellement à l'inertie d'un système catéchétique fonctionnant sous forme scolaire et sur le présupposé que tout baptisé « a » la foi, sans qu'il soit tenu compte de son chemin personnel et de sa liberté spirituelle.

### **Conclusion**

Ce rapide parcours historique permet de comprendre comment le fonctionnement des institutions ecclésiales a pu générer l'accusation d'Église liberticide. Or le christianisme est fondé sur un acte de foi à comprendre comme acte radical de confiance envers le Dieu révélé par Jésus. Tout acte de confiance est un acte par lequel s'exprime la liberté personnelle du sujet dans ce qu'elle a de plus intime et de plus intangible. Aucun système de contraintes, même très subtiles, ne peut toucher à cette liberté fondamentale qui demeure quels que soient les conditionnements. Jésus annonçait le Royaume en restaurant la confiance de ceux qu'il rencontrait (« Ta foi/confiance t'a sauvé ») et les rendait ainsi à la liberté. L'avenir du christianisme et de l'Église rend plus que jamais nécessaire d'en revenir à l'action originaire de Jésus. Comme l'écrit Maurice Bellet : « *Dans l'âge de son établissement, l'Église fait fond sur ce qui s'est mis en place : on continue. L'instauration évangélique a eu lieu. Même s'il y a écarts, affaiblissement, chutes graves, une sorte de continuité culturelle subsiste entre le premier temps évangélique et ce qui découle de lui. Le fleuve est peut-être lent et embourbé mais il y a même eau de lui à sa source ; en tout cas c'est ce qu'on croit. L'âge postchrétien trouble cette continuité. Par l'ébranlement formidable qu'il fait sentir à toute l'Église, il exige que vienne en elle son commencement, son origine. Et pas seulement comme ce dont on garde mémoire et*

---

<sup>34</sup> Précisions dans André Duval, *Des sacrements au concile de Trente*, Cerf 1985, p.13

*prolonge les effets mais comme initiative présente, initiative assez puissante pour dépasser, en quelque sorte, ce qui sortant du monde chrétien, paraît lui annoncer sa mort ».*<sup>35</sup>

## ANNEXE I

**Maurice BELLET : LA QUATRIÈME HYPOTHÈSE. Sur l'avenir du christianisme, DDB 2001, p.15-18**

Pour l'avenir du christianisme quatre possibilités.

Première hypothèse : Le christianisme disparaît, et avec lui, le Christ de la foi. L'événement a été souvent annoncé, au 18<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle déjà. Eh bien, il s'accomplit. Ce n'est même plus l'effet d'un conflit, d'une lutte antichrétienne. Cela s'en va. Cela s'évacue. C'est indolore. On n'y songe même plus. Disparition.

Il en reste, évidemment, les monuments, les œuvres d'art, ce que disent les travaux des historiens. Comme pour Isis et Osiris ou les dieux de Babylone. Peut-être même quelque chose du côté de l'inconscient collectif mais la foi, la foi chrétienne ? Ce n'est même plus à combattre.

Deuxième hypothèse : le christianisme se dissout. Il n'est pas, à proprement parler, détruit. Mais ce qu'il a pu apporter à l'humanité devient le bien commun et lui échappe. Ainsi ces « valeurs chrétiennes » de respect de la personne, soin des souffrants, dignité des pauvres, etc. si fortement méconnues dans les « âges chrétiens » et qui s'imposent davantage aujourd'hui. Même du côté du « spirituel », l'Évangile devient une composante de cet immense domaine que l'homme d'Occident a si fâcheusement méconnu, mais dont il redécouvre l'importance par ses propres misères et par la rencontre des sages orientales. Jésus peut trouver place là-dedans, comme dans le panthéon hindou. Maître spirituel admirable, un des grands chaînons de la grande tradition, mais pas plus.

Troisième hypothèse : le christianisme continue. On conserve, on restaure, on rétablit. Et, d'autre part, on adapte, on s'accommode, on arrange. Pie IX et Jean-XXIII. Il y a, dit-on, opposition. Sans doute ; mais elle reste intérieure à un même ensemble, fondamentalement inchangé : un pas droite, un pas à gauche, pour pouvoir durer dans les cahots de l'âge moderne.

À cet égard, il y a toute une contestation intérieure à ce système, qui en dépend beaucoup plus qu'elle ne croit. Test : les questions qu'elle pose sont essentiellement des affaires d'Église, d'« institution » comme on dit ; alors que les questions décisives sont beaucoup plus radicales : elles concernent la possibilité même d'entendre l'Évangile comme une parole de vérité, là où il est pour l'homme question de son pouvoir-vivre.

La quatrième hypothèse, c'est qu'il y a bien quelque chose qui finit, inexorablement : et c'est précisément ce système religieux, lié en fait à l'âge moderne d'Occident et beaucoup plus dépendant de lui qu'il ne l'imagine ; en un sens, c'est bien une fin du christianisme, s'il s'agit d'un de ces -ismes qui caractérisaient la modernité (idéisme, marxisme, matérialisme...). Quelque chose meurt : et nous ne savons pas jusqu'où cette mort descend en nous.

Aussi bien, cette crise chrétienne est indissociable d'une crise beaucoup plus générale, celle qui met en cause tant d'évidences et tant d'aspirations de l'homme d'Occident (au moment même où la mondialisation fait partout triompher ce type d'homme).

---

<sup>35</sup> *L'Église morte ou vive*, Desclée de Brouwer 1991, p.48

Alors ce qui est en cause est comme la fin d'un monde, au moment même où il peut paraître à son apogée. *Quelque chose* s'annonce, et nous ne savons ce que ce sera. Mais c'est comme si nous étions sur la ligne de départ, à l'orée d'un nouvel âge de l'humanité. Pour le pire ? Pour le meilleur ? Nous ne savons pas ; mais c'est largement entre nos mains.

La question est : en ce lieu inaugural, est-ce que l'Évangile peut paraître comme Évangile, c'est-à-dire la parole précisément inaugurale qui ouvre l'espace de vie ? Le paradoxe est grand, puisque l'Évangile... c'est vieux ! Mais peut-être que le temps des choses capitales n'est pas régi par la chronologie ; peut-être que la répétition peut être répétition de l'inouï, comme après tout chaque naissance d'homme est une répétition banale, et à chaque fois, l'inouï.

Si l'Évangile est, ici et maintenant cette parole-là, tout le reste nous en arrangerons. Tous ces problèmes d'Eglise qui tourmentent les chrétiens, ce sont problèmes : on s'y attaquera, mais on peut vivre sans qu'ils soient résolus. Mais si l'Évangile devient silence au lieu même de l'Évangile, alors tout le reste est vain. **Je choisis la quatrième hypothèse.**

## ANNEXE II

### Éléments de sociologie religieuse du catholicisme français

Quelques chiffres tirés de la série des enquêtes EVS (European Value Survey) sur l'évolution des valeurs en Europe depuis presque 30 ans (1981/2008) dans *La France à travers ses valeurs*, Pierre Bréchon et Jean-François Tchernia (éd.), Armand Colin 2009

<b>Déclarations d'appartenance</b> (implication forte)	1981	2008
<b>I. Au catholicisme</b>	<b>70 % dont</b>	<b>42 % dont</b>
• Praticants réguliers (1 fois par mois)	17 %	9 %
• Praticants irréguliers	12 %	10 %
• Non-praticants	41 %	23 %
(Enquête 2017 (YRdC) 23 % de la population considérée comme cathos. « engagés »)		
<b>II. Sans aucune appartenance religieuse</b>	18 %	33 %
<b>III. Athée convaincu</b>	9 %	17 %
<b>IV. Autres religions</b>	3 %	8 %

En 2008 chez les 18/29 ans, les praticants réguliers et irréguliers regroupent 8% , les non-praticants 15%, les sans appartenance 40% et les athées convaincus 27%

<b>Encadrement institutionnel</b>	1990	2005	2015	2024
Prêtres diocésains	25203	16075	11908 dont 5800 actifs	(Projection) 4300 actifs
Diacres	589	1960	2800 ( ?)	
Religieuses (apostoliques et moniales)	51512 (en 2000)	44340	29183 (en 2012)	
Religieux (apostoliques et moines)	10693 (en 2000)	9409	3262 (en 2012)	

#### Pratique des sacrements (Statistiques épiscopat)

\* **Baptêmes de 0 à 7 ans** (en % des naissances) : **en 1990 = 60% et en 2012 : 33%**

**Baptêmes d'adultes : 3220 en 2013** (mais il y aussi les demandes de radiation des registres de baptême !)

\* **Mariages « à l'église »** (en % des mariages civils) : **en 1990 = 51% et en 2013 = 32%**

### **Image des « EGLISES »**

**Confiance dans l'institution**                                      **1981 : 54 %**                                      **2008 : 42 %**

### **Rapport à la vérité** (2008 uniquement)

- Il y a une seule vraie religion : 9 %
- Toutes les grandes religions contiennent des vérités : 44 %
- Aucune des grandes religions n'a de vérités à offrir : 33 %

### **Catéchèse** (enquêtes diverses)

1. enquête 1966 : 80% des familles souhaitent le caté mais seulement 22% « pour qu'ils deviennent croyants »

2. enquête 1996 : 58 % des familles souhaitent le caté mais seulement 14 % « pour qu'ils deviennent croyants »

3. Situation 2006 : environ **30%** des enfants en école élémentaire semblent (?) catéchisés en CE 2, CM1, CM2. En 2015 (enquête de 33 diocèses) **17%** ( ?)

Conférence du 21 novembre 2017

## ***II. UNE ÉGLISE SANS AVENIR ?***

### ***Revenir à la source***

*La conférence précédente visait à établir un constat sociologique et historique : la question de l'avenir de l'Église et du christianisme se pose actuellement de façon grave, au moins en Europe. Au terme de 2000 ans d'histoire l'Église catholique apparaît souvent à beaucoup comme liberticide. Ce contentieux entre Église et liberté est très ancien. Il s'agit maintenant, le constat étant établi, de tenter de désensabler ou de desembourber un fleuve trop lent selon l'image utilisée par Maurice Bellet. Pour cela je vais essayer de donner quelques repères pour retrouver la dynamique de la révélation de Dieu par Jésus. Il s'agit bien de revenir à la source évangélique.*

### **1. L'urgence du chantier à ouvrir**

#### **• Fin de la coercition**

En finir avec toutes les formes de coercition religieuse est le préalable indispensable. M. Bellet écrit : « L'Église a perdu cette arme essentielle du pouvoir : la coercition (par la police et les tribunaux, par la pression sociale, par l'oppression des consciences, etc.). Obéit qui veut, comme il veut ; en tout cas pour l'immense majorité des gens, ne dépend vraiment qu'un groupe restreint et vieillissant. À l'âge de la Toile, de la communication incontrôlable, chacun peut se faire la religion qu'il veut, sans passé. On ne s'en prive pas. Du coup l'appartenance devient

étonnamment libre ; et c'est capital, intérieurement libre »<sup>36</sup> M. Bellet avait déjà analysé cette situation en 1991 de façon plus détaillée. Il précisait que la justification des tendances inquisitoriales de l'Église reposait sur l'urgente nécessité d'extirper de son sein les doctrines dangereuses, meurtrières pour la foi. Malheureusement le pouvoir inquisiteur est persuadé de savoir où sont la vérité et la vraie liberté. Des tendances inquisitoriales nous habitent tous dès que nous croyons défendre l'Évangile.<sup>37</sup> Les conflits récents entre catholiques, dont ceux liés à la « Manif pour tous » en sont un signe ! Mais selon l'Évangile il n'y a qu'une seule autorité : celle de Celui qui s'est fait esclave-serviteur.<sup>38</sup> L'autorité de la parole de Jésus ne s'exerce efficacement que pour ceux qui se laissent convertir par l'Esprit c'est-à-dire ceux qui lui font radicalement confiance, la confiance étant le lieu même, inaliénable, de la liberté humaine. À noter que dans les premières communautés chrétiennes le vocabulaire profane de l'autorité avec ses connotations militaires est absent. L'autorité apostolique relève de Dieu : elle est un service. Elle s'exprime par des requêtes de charité et des exhortations impliquant une relation fraternelle. Une demande est toujours argumentée et doit être ratifiée par la communauté.<sup>39</sup> L'autorité dans l'Église est une autorité de communion. Elle est sans modèle sinon celui du lavement des pieds. Mais la coercition ecclésiale ne disparaît pas facilement et elle subsiste ici ou là. Certes il y a toujours eu des rebelles, certains furent intégrés, d'autres éjectés, mais la requête de liberté conduit à un changement massif en contradiction avec les structures institutionnelles mises en place dès les quatrième et cinquième siècles. Et de plus, ce tremblement de terre institutionnel coïncide avec une crise mondiale de civilisation qu'on ne peut ignorer.

- **Dans une crise globale de l'humanité**

Prendre en compte la crise de l'humanité est indispensable : l'Église ne peut pas se tenir à l'écart de ce qui se joue dans le monde. Le XXe siècle commençant était porteur d'espérance. Les progrès de la science et de la technique allaient faire le bonheur de l'humanité surtout lorsque les religions, obscurantistes par définition, auraient enfin disparu et avec elles l'aliénation des consciences. La boucherie européenne de 14/18 commença à mettre à mal ces belles perspectives et le nazisme révéla que du sein de l'Occident civilisé et christianisé pouvait surgir une bête immonde dont on perçoit qu'elle n'est pas exterminée et qu'elle peut facilement se réveiller. L'espérance folle soulevée par le marxisme-léninisme s'est effondrée définitivement en 1989

---

<sup>36</sup> 4H, .104

<sup>37</sup> *L'Église morte ou vive*, DDB 1991, p. 100 ss. (Dorénavant *EMV*)

<sup>38</sup> Ph 2, 5-11

<sup>39</sup> Jean-Pierre Lemonon, *Les débuts du christianisme*, Les éditions de l'Atelier 2003, p.142-143.



avec la chute du mur de Berlin. Pour autant nous n'en avons pas fini avec les totalitarismes. Le « dieu-argent » et ses acolytes, le marché et la croissance, sous couvert de liberté et de satisfaction des besoins, nous entraînent dans une spirale folle de production/consommation réduisant chacun à n'être qu'un homme « unidimensionnel ». <sup>40</sup> Depuis maintenant plus de 45 ans des cris d'alarme s'élèvent qui sont couverts par les puissances économiques et médiatiques. La planète Terre est en danger. Il est au pouvoir de l'homme de la rendre inhabitable, voire de détruire toute vie dans une apocalypse nucléaire. La conscience plus ou moins claire de cette situation engendre dans les sociétés un sentiment d'impuissance, de découragement et une perte globale de confiance particulièrement sensible en France. <sup>41</sup> On parle un peu partout d'une « crise du sens » à laquelle tentent de répondre au moins dans notre pays, toutes les recherches de bien-être et d'épanouissement personnel ainsi que les parcours des « nouveaux aventuriers de la spiritualité ». <sup>42</sup> Reste que la recherche spirituelle et ses avatars donnent parfois l'impression de construire des refuges illusoire et très provisoires quand surgit la violence meurtrière.

- **Occultation de la violence meurtrière**

On meurt beaucoup de mort violente sur nos écrans. Documentaires d'actualité repassant en boucle les morts des guerres, des attentats, des famines, des naufrages en Méditerranée et des cataclysmes. Séries policières ou les morts, virtuelles celles-ci, se succèdent chaque soir à la télévision. Le paradoxe consiste en ce que notre société fascinée par les images de meurtre soit si mal à l'aise avec la mort réelle, la mort des proches, qu'elle dissimule ou expédie au plus vite au point qu'on a pu la qualifier de « société post-mortelle ». <sup>43</sup> Pour les enfants et les adolescents l'horizon de la mort disparaît car il y a très peu de morts autour d'eux. Compte tenu de l'espérance de vie l'enfant est élevé comme un immortel dans un monde où la mort des moins de 50 ans est un scandale absolu. Le culte de la jeunesse éternelle est encore activé par les projets des transhumanistes. Mais si les progrès de la médecine sont considérables ils n'en sont pas encore à empêcher des maladies neurodégénératives dont l'issue, même retardée, est telle qu'elles engendrent la demande de suicide assisté. Et personne ne peut faire quoi que ce soit contre les meurtres ou les accidents qui peuvent détruire une vie à tout âge. Nous ne pouvons donc faire l'impasse sur l'instinct de mort (pulsion de mort et de meurtre) qui habite l'être humain et sur ses

---

<sup>40</sup> Cf. les analyses toujours actuelles d'Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, éditions de Minuit 1968, 281 p.

<sup>41</sup> Enquêtes « European Value Studies », présentées par Olivier Galland, « Les dimensions de la confiance », *Futuribles* 2002/n°277, p. 15-39.

<sup>42</sup> Jean-François Barbier-Bouvet, *Les nouveaux aventuriers de la spiritualité. Enquête sur une soif d'aujourd'hui*, Médiaspaul 2015, 245 p.

<sup>43</sup> Je reprends ici l'analyse de Céline Lafontaine, *La société post-mortelle*, Seuil 2008, p.53 ss.

réalisations banales et quotidiennes. « L'enjeu c'est que sans la vérité de l'amour on est dans le meurtre. Et cette violence meurtrière atteint en l'homme plus que la vie, la source de la vie, l'inaugurale lumière qui aurait pu rendre supportable la mort elle-même. Vies écrasées dans la détresse, le mépris, la solitude, l'errance, le manque, l'hébétude et la violence ».<sup>44</sup> A partir de là il est urgent de prendre conscience que « nous sommes tous des assassins »<sup>45</sup> car personne n'est indemne du consentement meurtrier qui sous des formes très variées s'exerce partout à commencer par l'indifférence. Ce consentement meurtrier peut se glisser à l'intérieur de la religion et la contaminer. L'ennemi n'est pas extérieur. Ce n'est pas tel homme, tel groupe, telle structure. « L'ennemi, c'est cette force de meurtre qui nous habite tous. La guerre contre ce pouvoir-là est d'une autre rigueur que les conflits où se délectent la bêtise et la cruauté humaines ».<sup>46</sup> Il est redoutable d'en prendre conscience. En effet de cette prise de conscience le désespoir n'est pas loin

Dans ce contexte, comment donc arriver à désensabler la source de vie qu'est l'Évangile ?

## 2. Sur quoi, sur qui s'appuyer ?

- **Le retour du « religieux » ?**

« Si comme il est probable, l'humanité est entrée dans une passe particulièrement dangereuse, il convient de voir sur quoi prendre appui afin de ne pas sombrer. Car les humains ont un besoin urgent de ce qui leur donne assurance, cette assurance première qui les sépare du chaos c'est-à-dire de la folie et du meurtre ».<sup>47</sup> Faut-il chercher ce point d'appui du côté d'un retour des religions avec tout leur arsenal de dogmes, de rites, et de règles ? Mais ce que l'on appelle aujourd'hui « retour du religieux » paraît renvoyer à un ensemble confus de pratiques nostalgiques et de rites désuets, anachroniques, ou plus généralement à un mixte de traditions spirituelles le plus souvent détachées de leurs origines et plus ou moins bien accommodées à la sauce moderne.<sup>48</sup> Quant aux religions, leurs croyances et leurs institutions ont perdu beaucoup de leur crédibilité et les règles religieuses se sont décomposées même chez les croyants les plus fervents car elles sont perçues comme une réglementation disciplinaire. Il nous faut alors

---

<sup>44</sup> 4H, p.57.

<sup>45</sup> Titre du film célèbre de André Cayatte (1952) prenant position contre la peine de mort.

<sup>46</sup> Maurice Bellet, *L'explosion de la religion*, Bayard 2014, p.85. (Dorénavant ER)

<sup>47</sup> ER., p.11

<sup>48</sup> Cf. Carl-A. Keller, *New Age entre nouveauté et redécouverte*, Labor et Fides 1990, 91 p. et, plus récemment, Peter L. Berger (dir.) *Le réenchantement du monde*, Bayard 2001, 185 p.

reprendre « la quatrième hypothèse » : ne serait-ce pas l'Évangile qui est parole inaugurale et qui ouvre l'espace de la vie ?

- **La nouveauté de l'Évangile**

Il est urgent de laisser de côté, au moins provisoirement, toutes les affaires internes de l'Église. Elles occupent beaucoup d'espace dans les médias et dans la tête des chrétiens : la place des femmes, la disparition du clergé, la langue liturgique et les rites etc. Il faut « revenir à l'Évangile dans tout son abrupt ». <sup>49</sup> L'Évangile peut-il, dans notre monde, apparaître comme Évangile, c'est-à-dire comme « annonce de la bouleversante nouveauté qui rend l'homme sauf ? ». <sup>50</sup> Cette nouveauté a explosé il y a 2000 ans, une explosion qui naît en Israël : « l'humanité entière arrachée à la puissance de la mort ». <sup>51</sup> Cette explosion a commencé par la propagation contagieuse d'une rumeur concernant un homme qui se serait manifesté vivant après sa mort. La rumeur en dix ans est passée de Jérusalem à Rome et ensuite dans tout le bassin méditerranéen. Cet homme se disait non seulement envoyé de Dieu mais bien seul à pouvoir faire connaître en vérité ce Dieu qu'il appelait son Père.

- **Dieu en question (s)**

D'où la question fondamentale : qu'en est-il de ce Dieu dont parlent les chrétiens ? Qu'en est-il de cette Église qui se prétend nécessaire à l'Évangile et même Évangile en acte alors que pour beaucoup elle paraît comme une vieille mère tyrannique, une institution poussiéreuse même si elle est encore respectable à cause de son âge ou bien comme dernière forteresse résistant à un monde moderne hédoniste pervers et à un islamisme conquérant. Il va donc falloir s'affronter à ce mot « Dieu » dont les religions parlent jusqu'à l'user et à le rendre insignifiant ou haïssable. Qu'en avons-nous fait ? Qu'en faisons-nous ? Il va falloir oser dire Dieu. <sup>52</sup>

### **3. Oser dire « Dieu »**

- **« C'est quoi ça ? »**

Un enfant de 11 ans interpelle sa catéchiste : « Tu n'arrêtes pas de parler de Dieu. C'est quoi ça ! ». <sup>53</sup> Cette question rejoint celle de Eberhard Jüngel : « Dieu qui est-ce ou qu'est-ce ? Cette question interrompt le discours courant sur Dieu. On croit en général le connaître

---

<sup>49</sup> 4H. p.18.

<sup>50</sup> Ibid. p.21.

<sup>51</sup> ER. P.24.

<sup>52</sup> Mgr. Aupetit, nouvel archevêque de Paris dans *Le Monde* du 12 janvier 2018, « Ne peut-on pas parler de Dieu ? »

<sup>53</sup> Voir Annexe I

suffisamment... Mais Dieu peut être pour ainsi dire, tué par le discours, il peut être justement passé sous silence par les paroles mêmes qui veulent en parler ». <sup>54</sup> En 2016 un colloque théologique à Paris pose la question : « Que faisons-nous quand nous disons nous adresser à Dieu, c'est-à-dire quand nous le prions ? » Une sociologue mettait en lumière l'effacement massif de la vision de Dieu comme personne au profit de sa conception comme force ou esprit et elle notait que les actes dits religieux ou spirituels ne s'adressent pas au divin mais consistent en sentiments et expériences qui sommeillent au quotidien et jaillissent en certaines occasions (bonheur/malheur) à distance des institutions religieuses. Un théologien concluait alors son intervention : « Le numéro que vous avez demandé n'est pas attribué ». À qui donc s'adressent les prières ? <sup>55</sup>

- **Dieu objet**

Nous sommes pour une part victimes d'un système catéchétique qui parlait de Dieu comme d'un objet à définir en posant la question : « Qu'est-ce que Dieu ? » <sup>56</sup> La formulation même de la question élimine le fait que Dieu puisse être une personne, c'est-à-dire quelqu'un avec qui entrer en relation. Imaginons par exemple qu'on nous pose la question « qu'est-ce que » à propos d'une personne que nous connaissons ! La réponse à réciter par cœur était : « Dieu est un esprit, éternel, infiniment parfait, créateur et maître de toutes choses ». La question suivante affirmait que l'on peut être « certains qu'il y a un Dieu parce que toutes les créatures prouvent son existence ». Une certitude fondée sur des preuves conforte la conviction que Dieu est un objet parmi d'autres, sans plus. Le bon sens des enfants est de ce point de vue redoutable. Ainsi de la réaction rapportée par la romancière Christiane Rochefort racontant une séance de catéchisme dont une petite fille tirait la conclusion que l'objet parfait, Dieu, c'était un œuf ! <sup>57</sup> En fait la définition de Dieu est un processus fou : comment peut-on définir, c'est-à-dire encadrer, l'Absolu, le Transcendant qui échappe à toute mesure s'il existe. La définition du catéchisme nous vient tout droit, je ne sais par quel chemin, d'un philosophe grec du cinquième siècle, Empédocle d'Agrigente qui critiquait l'anthropomorphisme des dieux de la mythologie grecque. Nous sommes là à des années-lumière de la démarche biblique où il est interdit de faire des images de Dieu et donc des théories sur lui, et pour laquelle la révélation de Dieu est un

---

<sup>54</sup> E. Jünger, célèbre théologien luthérien a écrit : *Dieu mystère de monde* (1977), traduction française 1983 aux éditions du Cerf, T. I, 351 p. et T. II, 316 p. la citation est tirée du T. I, p.XI.

<sup>55</sup> Colloque de la revue *Recherches de Science religieuse* : « S'adresser à Dieu. Pour un discernement du divin » (7/8 novembre 2016). Documents préparatoires Tome 103/4 –juillet/septembre 2016. Actes du colloque Tome 105/2 – avril/juin 2017

<sup>56</sup> *Catéchisme à l'usage des diocèses de France*, Tardy 1947, question 12, p.19.

<sup>57</sup> Dans *Les petits enfants du siècle*, Grasset 1961, Livre de Poche, p.15 ss. Ce texte savoureux mériterait d'être au programme de formation de tout catéchiste !

compagnonnage. On découvre un partenaire d'alliance en cheminant avec lui et il échappe à toute définition.<sup>58</sup> On ne parle de lui qu'en utilisant des images qui se complètent et peuvent se contredire. Elles ne nous disent pas qui il est mais ce qu'il est pour nous. La Bible ne permet pas que l'on abuse du nom de Dieu. « Un discours humain sur Dieu n'est responsable que lorsqu'il correspond à Dieu en ceci qu'il le laisse venir. Il laisse Dieu être le sujet de sa prise de parole ».<sup>59</sup> Est-ce que nos façons de parler laissent Dieu lui-même prendre la parole ?

- **Où mène notre « Désir » ?**

C'est le « Désir » qui ouvre le champ de la parole. Une ancienne prière péruvienne formulée par un Inca est significative : « Créateur du monde d'en haut, du monde d'en bas, du vaste océan, vainqueur de toutes choses... Qui es-tu ? Où es-tu ? Que penses-tu ? Parle... ».<sup>60</sup> Cette prière en forme d'appel de cet indien prend son origine dans un donné anthropologique fondamental : nous sommes des êtres de « désir ». En français courant : « Désir : tendance qui porte à vouloir obtenir un objet connu ou imaginaire. C'est une aspiration, une attirance une envie. Le mot exprime souvent la tendance consciente au plaisir sexuel suscité par quelqu'un ».<sup>61</sup> La logique de la langue courante fait du mot « désir » un quasi synonyme du mot « envie ». « Avoir envie de », c'est chercher à s'appropriier et à consommer, même une personne, et être « envieux » c'est être jaloux et entrer en concurrence pour posséder quelque chose. À l'horizon l'accomplissement de ce « désir » c'est la jouissance en matière d'argent, de plaisir et de pouvoir. Sans limite ni régulation, la logique du désir ainsi considéré consiste à prendre « tout, tout de suite » selon un slogan publicitaire significatif de notre société. Un tel fonctionnement du désir engendre la solitude puisque je recherche des satisfactions qui me gavent, me rassasient et que l'autre est exclu du jeu. Moi, moi, moi !<sup>62</sup> Mais il est une autre conception : le « Désir » peut être perçu comme « le propre de l'être humain qui assume comme une chose bonne le manque, la possibilité de combler le désir... Il faut demeurer en appétit dans ce 'mouvement vers' car ce mouvement est la vie même ».<sup>63</sup> D'où la naissance d'une insatisfaction permanente et profonde. Il y a deux possibilités de gérer ce Désir. D'une part, la recherche de sérénité jusqu'au « désir du non-désir ».

---

<sup>58</sup> Une enquête réalisée en 2005 dans un secteur paroissial du diocèse de Lyon faisait apparaître que parmi les parents qui envoyaient leurs enfants au catéchisme, 36 % des pères et 21 % des mères ne pensaient pas possible d'avoir une relation personnelle avec Dieu. (Documents Jean Peycelon)

<sup>59</sup> Jünger, *op.cit.* T. II, p.8

<sup>60</sup> Citée par Christian Duquoc, « Alliance et révélation » dans *Initiation à la pratique de la théologie*, tome 2, dogmatique I, Cerf 1982, p.69.

<sup>61</sup> Dictionnaire *Le Petit Robert*, édition 1974.

<sup>62</sup> Ce « désir » correspond à l'Eros grec qui désigne un amour possessif et donc destructeur.

<sup>63</sup> Maurice Bellet, « Compulsion ou appel à l'autre, les deux versants du désir », dans *La dynamique du désir*, Dervy éd. Revue Française de yoga, n°41/janvier 2010, p. 25.

Ainsi en est-il dans certaines formes de stoïcisme et dans le bouddhisme. D'autre part, l'exaltation du désir comme élan vers l'autre, vers l'inconnu, comme marche en avant permanente, comme quête d'une intensité d'existence. Éros fait place alors à Agapè c'est-à-dire à un amour qui ne recherche pas de réciprocité gratifiante.<sup>64</sup> À l'horizon d'un tel désir un « insaisissable » qui donne de percevoir tout autre comme au-delà de nos prises et qui ouvre à la question : existe-t-il un « insaisissable absolu » qui aime notre désir et que les religions appellent « dieu ». De ce « dieu » nous pouvons espérer une parole c'est-à-dire un témoignage de sa présence. C'est là que nous sommes confrontés au pur abîme du Dieu insaisissable. Comment l'exprimer sinon à la manière de Grégoire de Naziance : « Ô toi l'au-delà de tout n'est-ce pas là tout ce qu'on peut chanter de toi...Aucun mot ne t'exprime...Le désir universel, l'universel gémissent tend vers toi, ...Tu as tous les noms et comment te nommerai-je, toi le seul qu'on ne peut nommer ? ».<sup>65</sup>

#### 4. Où est passé le Dieu de Jésus-Christ ?

- **Débusquer les faux dieux.**

Si le christianisme et l'Église semblent en perdition – ou au moins en perte de vitesse - ne serait-ce pas parce que le Dieu prêché et agi a été et est défiguré par les paroles et les pratiques des chrétiens ? Dans la précédente conférence j'ai signalé les dysfonctionnements institutionnels anciens, plus ou moins cautionnés par les théologiens, qui ont eu tendance à mettre au rancart la liberté personnelle des chrétiens. On pourrait y ajouter « la puissance d'un système doctrinaire disciplinaire qui filtre le moucheron et avale le chameau ; la dérive de la foi en l'amour en une religion de la peur et de la culpabilité,[...] ce resserrement anxieux qui sous des allures de fermeté et d'assurance rend la foi incapable de créer la nouveauté évangélique au sein de la modernité ».<sup>66</sup> Quelles images, quelles représentations de Dieu ont-elles conduit à rejeter un Dieu perçu comme ennemi et concurrent de l'homme ? On l'a parfois remplacé par un Dieu mou pour groupe de « bizounours » mais celui-ci est-il plus vrai que l'autre ? Ne faut-il pas se poser la question : « Peut-être que ce qui se dit dans l'Évangile n'a jamais été entendu ? Jamais à l'état pur, dans sa radicalité ».<sup>67</sup> Il nous faut donc débusquer quelques « faux-dieux » qui sous couvert d'un langage officiel catholique (chrétien !) continuent à faire des ravages et bloquent l'accès au

---

<sup>64</sup> « Agapè », souvent traduit par « charité », désigne toujours dans le Nouveau Testament l'amour divin gratuit et l'authentique amour chrétien.

<sup>65</sup> Ce poème est attribué à l'évêque Grégoire de Nazianze (IV<sup>e</sup> siècle)

<sup>66</sup> 4H. p.27

<sup>67</sup> ER. p.139

vrai Dieu révélé par Jésus-Christ. Pour cela je retiens deux représentations dont l'impact me paraît particulièrement grave et qui détournent du Dieu de Jésus-Christ.

- **Le « dieu » trop bien connu.**

J'emprunte cette expression à Joseph Moingt qui a longuement analysé cette pseudo-connaissance.<sup>68</sup> Des philosophes du XIXe siècle tel que Feuerbach et Nietzsche ont annoncé triomphalement la mort de Dieu et cette expression ne semble pas sans pertinence quand on prend conscience des progrès fulgurants de la sécularisation qui aboutit au-delà du refus polémique d'une transcendance à une indifférence polie.<sup>69</sup> À beaucoup Dieu paraît impensable et toute démarche de foi religieuse, chrétienne ou autre, incompréhensible. Il est donc vital de vérifier de quel Dieu parlent, ou ont parlé les chrétiens et en quel langage. Est-ce que le Dieu dont on proclame la mort ne serait pas le « Dieu bien connu » des philosophies et des religions ? L'idée de Dieu sortie de la révélation chrétienne et échappant au christianisme ne se serait-elle pas transformée profondément selon différents courants philosophiques et selon les évolutions sociales et culturelles ? L'image de Dieu proposée par l'environnement culturel et social n'est-elle pas brouillée ?

Il y a un fonds commun de toutes les religions. Toutes fonctionnent sur des croyances c'est-à-dire des savoirs approximatifs souvent réduits à des formules intouchables et quasi magiques. Elles sont attachées à des rites et des coutumes qui ont comme finalité de conjurer les colères de Dieu, d'attirer sa protection et de provoquer ses interventions par un échange de biens et de services c'est-à-dire principalement par des sacrifices. Dieu est alors perçu comme un agent de la nature dont la volonté capricieuse peut être mue par la piété des fidèles ou provoquée par leurs péchés. Mais aujourd'hui la liberté d'intervention divine n'est plus concevable dans un monde soumis à la rigueur des lois scientifiques.<sup>70</sup> Une connaissance religieuse de Dieu qui n'est plus que faiblement adhésion personnelle au Christ va s'effondrer car « le bien-connu » de Dieu dans les systèmes religieux est rempli de nos ignorances et de nos peurs et il se vide quand les connaissances scientifiques rendent impensables ses interventions arbitraires et quand la puissance politique ne se réfère plus à Dieu pour créer du lien social mais au contrat passé entre les citoyens.<sup>71</sup> C'en est alors fini du Dieu bouche-trou !

---

<sup>68</sup> En particulier dans son ouvrage *Dieu qui vient à l'homme. Du deuil au dévoilement de Dieu*, Tome I, Cerf 2002, 560 p.

<sup>69</sup> Toutefois il faudrait prendre en compte les polémiques actuelles qui, en France, sous prétexte de « laïcité », s'en prennent à toute expression publique des religions.

<sup>70</sup> Cf. Moingt, *op.cit.* p.69

<sup>71</sup> *Ibid*, p.95

Le christianisme s'est aussi confronté à la philosophie grecque et la foi chrétienne a été très tôt formulée en utilisant le fonds commun de la culture hellénistique. Mais le Dieu des philosophes a-t-il quelque rapport avec le Dieu révélé par Jésus-Christ ? Dès l'origine c'est une unité composite de Dieu qui mêle représentations issues de la Bible et venues d'autres religions avec des conceptions philosophiques. Le langage philosophique assez courant va parler de Dieu « comme de l'Être suprême et nécessaire au sommet de l'Être commun » et en dehors du monde car transcendant donc incapable de « se mouiller » dans un monde auquel il est extérieur, ce qui aboutit à interdire la possibilité de l'Incarnation.<sup>72</sup> La tradition chrétienne a adoré le Dieu de Jésus sous un revêtement qu'elle a trouvé tout préparé dans les esprits, revêtement de religion et de raison. Mais on est arrivé à un point où il ne reste plus du Dieu chrétien que le survêtement du Dieu de la religion et de la raison c'est-à-dire une abstraction.<sup>73</sup>

- « Le Dieu pervers »<sup>74</sup>

La « perversité » d'une certaine représentation de Dieu concerne d'abord son rapport à la souffrance. « Dieu est un monstre ». Je me souviens encore de cette femme qui me lançait cette phrase tranquillement, les yeux dans les yeux. Elle rejoignait ainsi l'immense troupe des personnes qui ont vécu ou qui vivent sous le joug du Dieu pervers. Maurice Bellet pose la question redoutable : comment le christianisme a-t-il pu faire du Dieu amour un Dieu cruel et destructeur, ce Dieu pervers qui hante l'inconscient chrétien. Pour Bellet c'est là un ressort décisif de l'athéisme moderne. Ce Dieu, Nietzsche en a annoncé la mort mais son action perdue ! Ce Dieu pervers a plusieurs visages. Toute une spiritualité chrétienne depuis longtemps a été marquée par la conception du sacrifice rédempteur. C'est la souffrance du Christ qui nous a sauvés de la mort éternelle et de l'enfer, en « compensant » la somme de nos péchés. Donc nous devons associer nos souffrances à celles du Christ pour participer avec lui au salut du monde. Et si nous n'avons pas assez de souffrances imposées par la vie nous en rajouterons volontairement pour les offrir à Dieu et aussi offrir celle des autres. « Mon Dieu je vous offre la souffrance des enfants innocents ».<sup>75</sup> Je ne chercherai pas entrer dans le labyrinthe psychologique où ces attitudes spirituelles trouvent des complicités. Je constate que le christianisme doloriste sacrificiel a induit des pratiques sadomasochistes de mortification et détourné une masse de gens de toute implication dans le christianisme. Qu'il me suffise de rappeler que ce n'est pas la

---

<sup>72</sup> Ce fut l'argument principal des polémistes anti-chrétiens des premiers siècles : le « Dieu » dont parlent les chrétiens n'est pas « digne » de l'idée de Dieu des philosophes grecs.

<sup>73</sup> Pour tout ce paragraphe, *Ibid*, p.267-276

<sup>74</sup> Tel est le titre d'un ouvrage essentiel de Maurice Bellet, paru chez DDB, 1<sup>o</sup> éd. 1979, dernière éd. 1998, 314 p. Dorénavant *DP*.

<sup>75</sup> Texte d'une prière proposée à des instituteurs de l'Enseignement catholique !



souffrance du Christ qui nous a sauvés mais sa confiance en son Père et son amour fidèle au point de risquer et d'accepter la souffrance et la mort. Comment un père pourrait-il prendre plaisir à voir sa soif de justice compensée par la souffrance de son fils innocent ?<sup>76</sup>

Un autre aspect du « Dieu pervers » concerne la place de la sexualité dans la morale chrétienne. On sait trop bien comment l'Église romaine tente depuis longtemps de réguler la vie sexuelle des chrétiens à coup d'interdits qui conduisent à penser tout plaisir sexuel comme « péché ».<sup>77</sup> Comment le Dieu dont saint Jean dit qu'il est « amour » finit-il par apparaître comme ennemi de l'amour humain réel ?<sup>78</sup> « D'où vient ce Dieu pervers ? D'un système chrétien de la sexualité qui organise le malheur du désir », répond M. Bellet.<sup>79</sup> Tout commence par l'imposition d'un système de la perfection conçue comme débarrassée de tout appétit de jouissance, de toute poussée de violence, de tout désir sexuel incontrôlé. L'idéal : être pur comme les anges dans le ciel, donc sans sexe ! Il faut tout donner à Dieu dont l'amour culmine dans la Croix donc mourir à tout attachement terrestre pour n'être qu'à Lui. Mais comme nous manquons cette perfection il faudra la pénitence qui creuse notre culpabilité. Elle est triste mais c'est pour notre bien. L'idéal en matière sexuelle est la chasteté sous la modalité de la continence parfaite. Du point de vue moral, toute faute sexuelle est péché mortel même le fantasme ou la masturbation. Le plaisir dans le mariage est lui-même une concession. Et cela entraîne hypocrisie et crainte du scandale. « Au lieu d'élever l'homme, [*le système de la perfection*] l'aliène dans une image inhumaine. Il prétend libérer de la violence et de la sensualité, mais il extermine tout désir où l'amour pourrait se greffer. Il supprime toute durée vivante, toute histoire. : on est pris d'avance dans les réseaux implacables et, s'il y a des étapes, elles ne sont que les moments prévus d'un programme contraignant. Il supprime toute relation : car la charité, le dévouement sans limites, la communion ne font que recouvrir l'isolement, l'absence fondamentale de communication. Bref il supprime tout. Pourtant c'est là, en l'homme, en la femme ; c'est là le corps, les pulsions, le désir d'amour, les violences. Que faire sinon s'en condamner absolument. [...] Dieu nous aime, mais son amour est notre enfer : nous y voilà ».<sup>80</sup>

---

<sup>76</sup> On peut trouver de nombreux exemples de prédication aberrante rassemblés par Bernard Sesboüé, *Jésus-Christ, l'unique médiateur. Essai sur la rédemption et le salut*, Desclée 1988, p.67-83

<sup>77</sup> La littérature sur ce point est gigantesque. Je me contente de citer l'ouvrage essentiel de l'historien Peter Brown, *Le renoncement à la chair. Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif*, (1988), Traduction dans Bibliothèque des histoires, Gallimard 1995, 597 p. qui conclut : « Ces thèmes du christianisme ancien ont fini par porter des connotations glacées. [...] même aujourd'hui, ces certitudes d'un autre âge nous assaillent encore et continuent de peser sur nous de toute leur masse blafarde et sinistre ». (p.534)

<sup>78</sup> 1 Jn 4, 8

<sup>79</sup> DP. p. 24

<sup>80</sup> DP. p. 31

Pour allumer un contre-feu il faut retrouver « la vérité vive de l'Évangile de Jésus ». « L'amour de Dieu tant invoqué, doit être enfin compris comme amour vrai : qui accepte l'autre, ne le juge pas, croit en lui, interprète positivement ce qu'il vit. Or nous sommes sexués, Dieu même nous a créés ainsi ! Mais tout se passait comme si Dieu haïssait, *condamnait au principe* cette réalité qui est nôtre et le désir qui s'y lie ». <sup>81</sup> Il faut déculpabiliser la sexualité. C'est là la racine du mal. « La culpabilité est le sanctuaire du Dieu pervers ». <sup>82</sup> Il faudrait analyser en détail les 300 pages de l'ouvrage de Maurice Bellet pour percevoir à quel point la peur de la sexualité s'est insinuée en profondeur dans la vie chrétienne. <sup>83</sup> Au bout du compte elle a provoqué le rejet de la foi au nom du désir de bonheur. <sup>84</sup> Mais la déculpabilisation n'ouvre pas la voie à un amour sans Loi : la loi du respect de la vie de l'autre. Saint Paul le dit avec force : « L'amour est la perfection de la Loi ». <sup>85</sup> Il est urgent de redécouvrir le Christ lui-même et son amour des hommes. Quel est son désir par rapport à nous ? « Le désir autre c'est que la vie de l'autre m'est vie et que la mort elle-même, si je donne ma vie pour que l'autre vive, va à la vie ; que c'est vrai envers tout autre, même l'indifférent même l'ennemi ; que nous sommes un avant toute séparation, qu'avant l'homme et la femme liés et disjoints, l'être humain s'aime lui-même en aimant tout autre, au point que la distance et la différence resserrent, en se creusant, l'unité. ». <sup>86</sup>

## 5. « Dieu différent » : Père, Fils, Esprit

- « Dieu différent »

A distance infinie des faux dieux que je viens d'évoquer n'y aurait-il pas un Dieu différent du « dieu bien-connu » et du « dieu pervers » ? Selon le théologien Christian Duquoc, « Dieu ne serait-il pas différent de l'image que maints discours et maintes pratiques ecclésiastiques construisent de Lui ? Il y a deux mille ans, quelqu'un s'est levé, et osa librement parler de Lui : Jésus. Les spécialistes en religion le jugèrent blasphémateur, et il fut exécuté pour l'avoir compromis dans des situations et décisions indignes de sa gloire. Depuis ce meurtre, nul ne peut s'interroger sur Dieu, nul ne peut Le nier ou le confesser en Occident sans faire mémoire de celui qui s'attaqua à nos imaginations et à nos pratiques religieuses. La mort de Jésus ne dit

---

<sup>81</sup> DP. p. 37

<sup>82</sup> DP. p.267

<sup>83</sup> Conception du corps, place de la femme, débats de bioéthique, et scandales de pédophilie sont autant de points chauds dont la mauvaise gestion obère la crédibilité de l'Église.

<sup>84</sup> Particulièrement significatives sont les *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958) de Simone de Beauvoir, décrivant son évolution de petite fille pieuse désireuse de perfection jusqu'au choix de l'athéisme.

<sup>85</sup> Ro 13, 10

<sup>86</sup> DP. p.99

pas le tout de Jésus : il est désormais vivant par l'Esprit. S'interroger sur Dieu, c'est entrer dans un mouvement au centre duquel la figure de Jésus il nous tourne vers deux figures mystérieuses que, depuis l'Eglise primitive, les chrétiens nomment dans leurs prières : le Père et l'Esprit. S'interroger sur Dieu, ce ne peut être seulement décrire comment Jésus libère des idoles, c'est aussi s'efforcer d'établir quelles nouvelles figures de Dieu il évoque dans la double relation qu'il suscite avec Celui qu'il nomme son Père et Celui qu'il donne à ceux qui le confessent Christ : l'Esprit ».<sup>87</sup>

- « Qui m'a vu a vu le Père »

Pour dire quelque chose de Dieu la tradition chrétienne authentique se réfère toujours à l'expérience de Jésus telle que vécue par ses disciples et racontée par les évangélistes. Les Écritures saintes ne sont ni des recueils de doctrines sophistiquées, ni de vastes théories d'ensemble portant sur le « divin », ni des compilations de formulations dogmatiques. Toute la Bible nous livre des récits du long compagnonnage de Dieu avec les hommes. Depuis la révélation à Moïse au buisson ardent (« Je suis le Dieu de ton père, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob... Je suis qui Je serai »<sup>88</sup>) jusqu'à la mort et la résurrection de Jésus, Dieu se manifeste en échappant à toute définition et à toute représentation. Il ne se découvre que dans une histoire séculaire chaotique qui pour les chrétiens culmine en un moment révélateur décisif : la Croix du Christ. Comme l'a solennellement proclamé le concile Vatican II, Dieu se révèle en venant converser avec les hommes comme avec des amis et cela tout au long d'une très longue histoire.<sup>89</sup> Tout au long de cette histoire reconnue comme « histoire sainte » une promesse est à l'oeuvre : elle conduit à renoncer à toute forme d'attachement à une tradition religieuse fixiste et bloquée sur elle-même. Dieu continue à agir avec ses partenaires humains jusqu'à ce que le monde mûrisse pour accueillir un royaume de liberté donc de victoire définitive sur la mort. Aucune description ne convient à ce royaume. On ne peut que découvrir des signes de sa présence concrète et mystérieuse en nous et parmi nous car ce royaume est un don gratuit au-delà de toute imagination. Seule nous est accessible la figure humaine de Jésus, sa pratique c'est-à-dire ses paroles et ses actes inséparablement liés. A de multiples reprises les évangiles insistent,

---

<sup>87</sup> Christian Duquoc, *Dieu différent*, Cerf 1977, p. 6. Cet ouvrage de Christian Duquoc me guidera pour toute cette partie de mon exposé. (Abréviation *DD.*) Pour compléter cette approche du mystère de Dieu voir en Annexe II et III les langages un peu différents de deux autres théologiens, H. de Lubac et de H. Bourgeois.

<sup>88</sup> Ex 3,6.14

<sup>89</sup> Concile Vatican II, *Constitution Dei Verbum*, cap.2

« Nul ne connaît le Père sinon le Fils » et Jean rappelle : « Qui m'a vu a vu le Père »<sup>90</sup> Là se trouve la source vive à partir de laquelle l'Église peut se retrouver enfin elle-même.

- **Une prière « révélatrice »**

C'est la prière des premiers chrétiens qui a été et est déterminante pour permettre d'approcher Dieu comme un Dieu qui donne de découvrir son intimité et d'y participer. Car prier, c'est pouvoir s'adresser à Dieu en le nommant « Père » (« *Abba* ») par la médiation de Jésus reconnu comme son Fils et frère des hommes et par la médiation de cet Esprit mystérieux que Jésus a promis et dont les disciples expérimentent la présence et la puissance. Après la Résurrection et la Pentecôte les disciples de Jésus se sont découverts libérés de la peur, capables d'agir comme Jésus, émerveillés de voir que d'autres qu'eux, et même des païens, pouvait poser des actes de libération à la manière de Jésus et être remplis de l'Esprit Saint même s'ils n'étaient pas encore disciples. « L'action propre du Saint-Esprit : donner à un homme faible est menacé de poser dans sa faiblesse et dans sa peur les gestes mêmes que faisait Jésus. Là où est l'Esprit on retrouve quelque chose qui renvoie au Seigneur Jésus et ne peut venir que de lui ».<sup>91</sup> Le renvoi à la pratique concrète de Jésus est d'ailleurs le critère fondamental pour ne pas s'attribuer à soi-même l'Esprit et ne pas le chercher dans le merveilleux magique. Donc on ne peut découvrir le Dieu différent dans son mystère trinitaire qu'en prenant le risque de devenir disciple de Jésus et en entrant concrètement dans la vie de Dieu par la prière et l'action et non par les spéculations intellectuelles qui ont bâti un modèle abstrait de la réalité divine.

- **Trois images**

Les chrétiens confessent leur foi en Dieu à l'aide de trois images : Père, Fils, Souffle, qui prennent sens dans notre affectivité et notre imaginaire. Ces images ont un enracinement scripturaire mais aussi une ambiguïté affective. Le Dieu-Père pourrait nourrir un fantasme de protection magique absolue et de toute-puissance. D'où l'importance d'éviter ce fantasme en assumant le manque et la fragilité et en acceptant autrui différent comme celui qui m'oblige à renoncer à mes désirs de toute-puissance. Pour cela il nous faut reconnaître que nous devons nommer Dieu Père comme Jésus, lui dont l'action libératrice n'a pas été protégée par un Père qui aurait transgressé les lois de la condition humaine. Jésus est vraiment l'un d'entre les hommes. Il ne s'est pas « agrippé » à sa condition divine.<sup>92</sup> Quant à l'Esprit, il est énergie de Dieu, puissance

---

<sup>90</sup> Mt 11, 27. Jn 14, 9 et nombreuses autres références

<sup>91</sup> Jacques Guillet, *Entre Jésus et l'Église*, Seuil 1985, p. 231

<sup>92</sup> Cf. Ph 2, 6

de libération, source de communion et de joie. Il fait mémoire de l'histoire de Jésus. Il n'abolit pas les différences ; il donne la parole. Le chrétien reconnaît et invoque Dieu en agissant de façon filiale sur la base de la reconnaissance de ses frères, tout en acceptant son propre manque en laissant l'Esprit convertir son désir. Il accepte d'être conformé par l'Esprit à la vie de Jésus en recevant une promesse de bonheur autre que celle de son désir et de son imagination. L'idée commune de Dieu (le bien-connu de Dieu !) a risqué et risque toujours de faire oublier la pratique de Jésus qui ne peut être vraiment comprise si on la coupe de la symbolique trinitaire. Le Dieu chrétien (Trinité) suscite les différences. Une Église fonctionnant en pratique sur une idéologie unitaire, donc refusant les différences et cherchant l'unité dans l'uniformité, ne laisse pas d'espace libre à l'intérieur d'elle-même ni pour d'autres approches religieuses de Dieu.

« Laisser Dieu libre. [...] Chrétiens nous affirmons que 'l'Esprit souffle où il veut'. Mais, pris de panique devant les conséquences imprévisibles de cette conviction, nous essayons de légaliser, planifier, baliser l'action de l'Esprit. Nous le disons créateur et voici que nous l'assignons à résidence dans l'Église catholique. Nous le croyons libre, et voici que nous lui fixons les limites de ses initiatives. La symbolique trinitaire nous signifie Dieu comme *ouvert*. L'Église n'a pas pour but d'imposer comme universelles et divines sa légalité, sa structure et son histoire particulière, mais de témoigner par sa pratique du mouvement toujours nouveau de celui qu'elle confesse comme son Dieu ».<sup>93</sup>

## Annexe I

**Jean PEYCELON** : Texte publié dans « *Seigneur tu nous appelles* ». *Documents de l'animateur 12/13 ans*, Mame/Tardy 2013, p.69

« *Tu parles toujours de Dieu ! C'EST QUOI ÇÀ ?* » Cette réflexion d'un enfant de 11 ans dans un groupe de catéchèse oblige à regarder en face le phénomène actuel de la sécularisation. Nous sommes sortis d'une culture où l'existence d'un « dieu » était une évidence pour le plus grand nombre pour entrer dans un monde où la croyance en un « dieu » n'est qu'une possibilité parmi d'autres. Le mot « Dieu » ne signifie strictement rien pour beaucoup, surtout parmi les plus jeunes. Ce constat conduit nécessairement les chrétiens à s'interroger sur leur façon de parler de Dieu.

À la différence des juifs, les chrétiens oublient trop souvent qu'il est redoutable de prononcer le nom de Dieu. L'Occident chrétien a tellement cherché à concilier le récit biblique avec la réflexion des philosophes grecs que cela a produit la célèbre définition de nos anciens catéchismes : « *Dieu est un pur esprit, éternel, infiniment parfait, créateur et maître de toutes*

---

<sup>93</sup> DD. P.145

*choses dont les créatures prouvent l'existence.* » Une telle affirmation et d'autres semblables, déconnectées du processus effectif de la révélation, donnent l'impression que le langage peut enfermer (définir !) Dieu dans un cadre conceptuel à notre mesure et qu'il suffirait de savoir répéter quelques formules pour croire en lui. Or, théologiens et mystiques n'ont cessé de nous mettre en garde : tout ce que nous affirmons sur Dieu doit être immédiatement critiqué comme inadéquat. Comme l'écrit Grégoire de Naziance : « *Ô toi, l'au-delà de tout, n'est-ce pas là tout ce qu'on peut chanter de toi. Aucun mot ne t'exprime...* »

Les Écritures nous parlent de Dieu tout autrement. Elles nous proposent d'entrer en relation avec quelqu'un qui lui-même a pris l'initiative d'entrer en conversation avec nous. C'est pourquoi, le tout premier commandement, repris par la profession de foi d'Israël, est « *Écoute* » (Dt 6,4). Écoute Celui qui t'a libéré de l'esclavage ! Pour la Bible il n'est pas possible de connaître Dieu autrement que dans la relation nouée entre un JE et un TU. Dans le récit du Buisson ardent, Dieu se donne à connaître à partir des relations qu'il a nouées dans le passé : « *Je suis le Dieu de vos pères* » et en même temps par une promesse qui ouvre un avenir : « *Je suis qui je serai* », c'est-à-dire « Je suis avec vous de la manière que vous verrez. » Il faut donc prendre le risque d'une alliance personnelle sur la base d'un acte radical de confiance avec sa part d'inconnu.

Tout au long de l'histoire d'Israël comme dans celle de chaque croyant, la révélation de Dieu va se faire progressivement par une relecture des événements, et de la vie personnelle, et de l'aventure du Peuple de Dieu. Grâce aux prophètes, la présence d'un Dieu proche sera discernée en même temps que la vraie façon de vivre en relation avec Lui. Seule l'expérience vivante du fidèle peut être le lieu de la connaissance réelle et donc vivante de ce Dieu. C'est pourquoi il est impossible et donc interdit (car la tentation est permanente !) de se faire des images de Dieu et d'échafauder des théories sur Lui. Ce sont autant d'idoles qui le chosifient. D'où l'urgence pour tout chrétien de prendre conscience de ses propres représentations religieuses et de les laisser décaper par la Parole de Dieu pour accueillir peu à peu l'inexprimable mystère d'amour que nous ne pouvons que balbutier lorsque nous essayons de parler du Dieu, Père, Fils et Esprit, tel qu'il s'est fait connaître en Jésus Christ.

## Annexe II

Cardinal Henri de Lubac, *La foi chrétienne*, Aubier/Montaigne 1969, p.12-15

La révélation du mystère trinitaire a bouleversé le monde. Non pas à la manière des révolutions humaines, politiques, sociales, ou, comme on dit aussi aujourd'hui, culturelles, qui jalonnent l'histoire ; mais en creusant à l'intérieur de l'homme un abîme nouveau, abîme définitif, qu'il ne devra plus cesser d'explorer. En transformant de fond en comble son idée de la divinité, elle a du même coup transformé l'intelligence qu'il avait de lui-même. Disons mieux : elle l'a révélé à lui-même et transformé. C'est un mystère d'une transcendance totale, et c'est précisément pourquoi sa lumière peut nous pénétrer jusqu'au fond. Si je parle en croyant de la très Sainte Trinité, alors « je ne parle pas d'elle comme je parlerai d'une constellation située quelque part dans l'infini, mais j'y vois le premier principe et la fin dernière de mon existence, et la foi en ce suprême mystère me comprend moi aussi »<sup>94</sup>. Elle me comprend, elle nous comprend tous. C'est de cette foi que vit l'Eglise de Jésus-Christ. Si, au lieu de s'engluer dans le misérable masochisme où tant de prophètes à rebours s'acharnent à les plonger, les chrétiens se décidaient à croire, - je veux dire, à faire confiance à leur foi, - cette foi ferait d'eux aujourd'hui même, en vérité, l'âme du monde.

---

94 Romano Guardini, *Vie de la foi*, 1968, p.48

Notre Dieu est un Dieu vivant. Et c'est un Dieu qui, en lui-même, se suffit. En lui, nulle solitude. En lui, nul égoïsme. À l'intérieur même de l'Être, c'est l'extase, la sortie de soi. C'est, dans l'unité du Saint Esprit, la circomincession<sup>95</sup> parfaite de l'Amour. Ainsi nous pouvons entrevoir à quelle profondeur de vérité doit s'entendre le mot de saint Jean (qui n'est nullement réversible) : « Dieu est charité ». Si nous existons, ce n'est ni le fruit du hasard, ni le fait d'une aveugle nécessité, ni l'effet d'une toute-puissance brutale et dominatrice : c'est en vertu de la toute-puissance de l'amour. Si nous pouvons reconnaître le Dieu qui nous parle et veut lier notre destinée à la sienne, c'est qu'en lui-même il a de lui-même une connaissance éternelle ; un dialogue existe en lui qui peut s'épancher au-dehors, il est animé d'un mouvement vital auquel il peut nous associer. Si, même sans éducation philosophique, nous pouvons résister à ceux qui nous disent que le fond de l'être est matière, et si nous dépassons spontanément les vues trop abstraites de ceux qui nous disent que le fond de l'être est l'esprit, ou l'Un, c'est que ce mystère de la Trinité nous a ouvert une perspective toute nouvelle : le fond de l'être est communion. Si nous pouvons surmonter toutes les crises qui nous portent à désespérer de l'aventure humaine, c'est que, par la révélation de ce mystère, nous savons que nous sommes aimés. Et du même coup nous apprenons ce que les plus clairvoyants des hommes sont portés à mettre en doute : nous apprenons que nous-mêmes nous pouvons aimer : nous en sommes rendus capables par la communication de la vie divine, de cette vie qui est amour. Nous comprenons aussi par là comment la plénitude de l'existence personnelle coïncide avec la plénitude du don, comment la réalisation de soi est trompeuse en dehors du don de soi et comment en revanche ce don s'égaré en activisme sans portée s'il n'est pas l'effusion d'une vie intérieure. Nous savons enfin qu'il nous faut consentir à ce désir de la béatitude que nulle théorie, nulle négation, nul désespoir n'arrachera du cœur humain, par ce que, loin d'être recherche de l'intérêt propre, il s'épanouit, sous l'action de l'Esprit de Dieu, en l'espérance d'aimer comme Dieu aime.

Si,[...] le mystère de la Trinité ne nous est pas révélé d'abord en lui-même, mais dans l'action de la Trinité au-dehors, dans son action salutaire, il n'en est pas moins vrai que le terme de cette action salutaire est bien, dès maintenant, la Trinité entrevue par la foi dans son être même - quoique toujours dans le mystère, *in umbris et imaginibus*. La « Trinité en soi » est donc bien encore, ou déjà, « la Trinité pour nous ». Pas plus qu'elle n'a son origine dans l'œuvre de quelque penseur solitaire, la doctrine trinitaire, issue de la révélation de Jésus-Christ, n'est le résultat d'une élaboration de haute théologie. Elle n'est nullement réservée aux érudits professionnels, mais elle a une importance effective pour chaque chrétien. Notre existence intime, nos relations personnelles, notre action sociale, nos recherches, nos démarches en vue de l'unité chrétienne, toute l'orientation fondamentale de notre pensée et de notre vie seront droites et fécondes, dans la mesure où elles se trouveront conformes à la réalité de ce mystère.

Le mystère de la Trinité, qui éclaire le mystère de l'existence humaine, est contenu tout entier dans le mystère du Christ. [...] En Jésus-Christ, le Cœur de Dieu s'est ouvert. Par lui, médiateur en même temps que plénitude de la révélation, la Bonne Nouvelle a été proclamée qui ne cessera plus de retentir. « Un jour s'est levé qui ne finira plus jamais. Il vient à nous de l'obscurité de Nazareth et nous atteint à travers les siècles : il nous entraîne au-delà de tous les temps..., Jusqu'au centre même de la vérité. L'espérance a déjà commencé : elle ne peut plus finir »<sup>96</sup>.

(Les phrases soulignées l'ont été par J. Peycelon)

---

<sup>95</sup> Ce terme technique très ancien essaie de dire l'unité dynamique dans l'amour du Père, du Fils et de l'Esprit. Il tente d'exprimer l'habitation des trois « personnes » l'une dans l'autre et leur don mutuel.

<sup>96</sup> Jean Ladrière

### Annexe III

Henri BOURGEOIS, *Mais il y a le Dieu de Jésus-Christ*, Casterman 1970, p. 216-219

Depuis la Pentecôte, nous sommes expressément invités à accueillir l'Esprit de Jésus, c'est-à-dire à vivre une certaine différence avec Jésus. « Il vaut mieux pour vous que je parte ». (Jn 16,7) Non pas pour que se dissipe la relation entre nous et lui, mais pour que nous puissions mieux le reconnaître et le comprendre. C'est par l'Esprit que passe notre lien à lui, de même que c'est par l'Esprit que passe son lien au Père. Une fois de plus, l'Esprit se propose à nous comme celui qui entretient la différence pour que soit plus profonde l'union.

[...] C'est en fonction de l'amour que le Dieu de Jésus-Christ est le plus compréhensible. « Quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour... Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, en nous son amour est accompli ». (1 Jn 4,7ss) Cette homogénéité entre l'amour de Dieu et l'amour auquel nous appelle la vie commune des hommes exprime l'essentiel du christianisme. Il ne s'agit pas de remplacer un amour par l'autre, en substituant notre vie entre hommes à celle de Dieu ou en cherchant dans l'amour de Dieu un facile alibi pour excuser nos infidélités mutuelles. Il s'agit de vivre les deux amours dans l'unité d'une seule et même expérience spirituelle, c'est-à-dire en en faisant un unique amour à la fois pour le Dieu de Jésus-Christ et pour les hommes parmi lesquels vit Jésus-Christ. Quelles peuvent être les conditions d'un tel projet ? [...]

Il y a d'abord *la différence*. L'amour, quoi qu'on en dise, vit de la différence : entre nous et Dieu, entre le Père et le Fils, entre le Père et l'Esprit, entre le Fils et l'Esprit, entre tous les hommes. Ce groupe de différences rend seul possibles des relations qui ne soient pas confusion, mais réciprocité véritable, échange sans jalousie, partage sans usure. Si cela est vrai, il s'ensuit pour nous une question : est-ce que nos rapports entre hommes sont assez vrais, assez nourris de différences respectées et souhaitées, pour que nous sachions inscrire en eux la différence radicale, celle qui parle et vitalise, celle que nous avons avec Dieu ? [...]

Cela nous conduit à une autre condition de l'amour réel. Aimer n'est pas possible en effet sans qu'il y ait *une diversité de vocations* ou de situations dans l'existence concrète. Si on ne fait pas attention à cette diversité, il y a de grandes chances pour que la différence et le sens de l'accueil demeurent des abstractions ou des vœux sans contenu. L'amour effectif demande donc de reconnaître l'autre en tout ce qu'il est : dans ses responsabilités, ses relations, ses origines. Il en va ainsi en Dieu. Le Père n'est pas le Fils ni l'Esprit. Le Fils n'est ni le Père ni l'Esprit. L'Esprit n'est ni le Père ni le Fils. Il en va de même entre nous et Dieu : Dieu n'est pas l'homme, l'homme n'est pas Dieu, quoique l'homme et Dieu se conjuguent très profondément en Jésus-Christ. Il en est également ainsi entre nous : les liens entre nous seraient illusoire s'ils se limitaient à des régions très marginales de la vie commune ou s'ils ne tenaient aucun compte des engagements de chacun.

Cela va loin. Nous commençons notamment à entrevoir comment l'amour implique aujourd'hui une dimension politique et économique et peut-être des affrontements qui, à première vue, en semblent la négation. Aimer c'est avoir la passion de communiquer, le goût d'écouter, le courage de se livrer malgré les risques de l'incompréhension. Cette condition de l'amour suppose, un souci réaliste. Il faut voir ce qu'on peut faire et ce qu'on doit faire. Il faut également voir ce qu'on peut et doit dire. Dans les deux cas il y va de la vérité de notre vie et aussi de notre aptitude à comprendre le Dieu de Jésus-Christ.



### ***III. UNE ÉGLISE SANS AVENIR autre que l'annonce du Royaume***

#### **1. Introduction et précisions**

La question posée au début de ces trois conférences était celle de l'avenir de l'Église et plus généralement du christianisme à partir de la quatrième hypothèse de Maurice Bellet. J'ai essayé de mettre en évidence que les difficultés du christianisme, et spécialement de l'Église catholique, à exister de façon crédible dans le monde moderne provenaient pour l'essentiel de son rapport plus que problématique à la liberté, l'exigence de liberté personnelle étant devenue de plus en plus rigoureuse au long des siècles. J'avais donc parlé d'une Église « libéricide » en pointant quatre dérapages institutionnels majeurs très anciens, parmi lesquels la disparition du catéchuménat des adultes me paraissait avoir toujours des conséquences graves. Dans la deuxième conférence j'ai essayé de montrer que pour se retrouver vivante, l'Église devait revenir à la source de sa vie en désensablant, en désembourbant, ce qui obstrue et pollue l'origine même de son existence. Cette source n'est autre que la révélation par Jésus du Dieu amour, Père, Fils, Esprit, qui nous invite à entrer dans son intimité pour vivre avec lui une relation d'amour radical au-delà de tout savoir et de toute théorie. Le Dieu révélé par Jésus est un Dieu « différent », à l'opposé de nos prétendues connaissances et des représentations perverses de notre imagination, connaissances et représentations cultivées malheureusement par nombre de prédications et de catéchèses. Un Dieu différent, « ouvert », qui par son Esprit promeut notre liberté et que nous rencontrons réellement quand nous nous conformons concrètement à ce qu'a été la pratique de Jésus. Aujourd'hui j'essaierai de manifester que de cette source a jailli un dynamisme fondateur de l'Église, un dynamisme toujours capable d'apporter au monde l'espérance d'un salut c'est-à-dire d'une victoire sur la mort. Au cours de cet exposé je continue à utiliser le mot « Église » en un sens très large comme « assemblée de citoyens » convoqués par Dieu en vue de l'annonce du Royaume. De fait mon propos englobe toutes les communautés chrétiennes, c'est-à-dire celles qui sont rassemblées par la même foi et le même baptême. Équivalamment j'utiliserai aussi le terme global « christianisme » pour reprendre le vocabulaire de Maurice Bellet. Du même coup,

je ne m'arrêterai ni aux questions posées par l'oecuménisme, ni aux problèmes internes de chaque communauté chrétienne. Toutes ces questions par ailleurs très importantes doivent être travaillées en référence constante à la responsabilité première des Églises qui est l'annonce du Royaume, comme je vais essayer de le montrer.

## **2. L'annonce du salut est une urgence grave**

- **L'Homme en danger**

L'humanité est en danger. Nous percevons actuellement avec acuité l'enchaînement des violences qui détruisent des personnes et des peuples. Même dans une société plutôt paisible comme en France la violence n'est jamais loin dans les propos et les incivilités, ainsi qu'en témoignent entre autres quotidiennement les infractions au Code de la route. Crimes et attentats engendrent violences et peurs qui s'entretiennent et se renforcent mutuellement. Nous sommes aussi de plus en plus conscients depuis les années 70<sup>97</sup> que les humains sont en passe de détruire la Terre comme habitat commun (notre « Maison commune » !) tant par catastrophe nucléaire que par la surexploitation de ressources naturelles limitées. Enfin la question de la mort personnelle est en même temps une question taboue<sup>98</sup> dont la proximité suscite des comportements d'évitement et suscite des débats infinis autour du « mourir dans la dignité » et de l'euthanasie. Tous ces facteurs engendrent un sentiment d'impuissance et peuvent même conduire au désespoir, voire au suicide direct ou indirect sous différentes formes.

- **L'idolâtrie actuelle**

Quelles sont les causes d'une telle situation ? Depuis toujours le christianisme a combattu les idoles car elles sont meurtrières. Tout dans la vie humaine, même les utopies et les idéaux les plus élevés, peuvent se transformer en idoles. Toute réalité de ce monde (objet, personne, idéologie) devient idole quand elle se présente ou est reconnue comme « Absolu » auquel il faut rendre un culte en lui sacrifiant tout. Il y a eu récemment les idoles du parti, de la nation et de la race. Mais aujourd'hui, le règne absolu est celui de l'Argent au profit duquel s'organise la société de production/consommation qui fabrique l'homme « unidimensionnel »<sup>99</sup> dont le désir

---

<sup>97</sup> Les alertes écologiques graves datent de 1970/72

<sup>98</sup> Sous différentes formes, « jeunisme », « nihilisme » et « transhumanisme » induisent l'occultation de la mort réelle.

<sup>99</sup> Cf. Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel* (1964), Minuit 1968.

d'absolu est capté par le mirage du bonheur à acquérir en possédant toujours plus d'objets, de biens et de personnes. Autour de l'argent gravitent les autres idoles du plaisir à tout prix, de la violence et de la volonté de puissance. Même si ces idoles prospèrent en étant légitimées par la légalité civile elles n'en sont pas moins meurtrières au sens strict et tirent leur force de notre propre complicité et de tous nos consentements meurtriers<sup>100</sup> plus ou moins conscients. Le règne du mal, c'est-à-dire du meurtre et de la mort peut apparaître comme triomphant.

- **Une folle rumeur**<sup>101</sup>

Mais une rumeur a commencé à bouleverser le monde à partir de l'année 30. Une bonne nouvelle, une « joyeuse annonce » s'est répandue à une vitesse folle en moins d'un siècle tout autour du bassin méditerranéen et peut-être même au-delà. En Palestine, un condamné à mort, exécuté par le supplice de la croix, s'est révélé vivant. Ses proches en témoignent et affirment que c'est Dieu qui l'a fait « surgir » d'entre les morts parce que son existence avait été une existence d'amour porté à l'extrême. C'est ainsi que vers l'an 40 de notre ère une communauté de disciples de Jésus existe déjà à Rome ! Cette rumeur contagieuse circule encore aujourd'hui chez nous. Pourquoi cette vitalité ? Parce que le témoignage de ceux qui la propagent se révèle croyable et que si la rumeur est vraie cela veut dire que la puissance du mal, la puissance meurtrière qui nous conduit tous à la mort peut être vaincue. Le meurtre et la mort n'ont pas et n'auront pas le dernier mot. Le dernier mot est et sera le mot amour. C'est là ce qui est impérissable dans le christianisme

- **Amour = AGAPÈ**

Qu'est-ce donc que cet amour pour lequel il nous faut un mot grec « Agapê » ? La langue française ne différencie pas les formes d'amour. Le plus souvent en français courant, « amour » signifie « Eros », c'est-à-dire l'amour-plaisir qui prend, consomme, jette et recherche un nouvel objet de satisfaction. Il y a aussi « Philia », l'amour d'amitié fondé sur l'échange mais il disparaît s'il n'y a plus réciprocité. « Agapê » désigne l'amour gratuit qui dure même lorsqu'il ne reçoit pas de retour gratifiant, « violence inentamable d'un amour qui passe tous les amours et les précède »<sup>102</sup> un amour qui relativise tout<sup>103</sup>. Un amour tel que la première lettre de saint Jean peut affirmer : « Dieu est amour ».<sup>104</sup> La révélation de cet amour nous est venue par Jésus et donc par

---

<sup>100</sup> Cf. Marc Crépon, *Le consentement meurtrier*, Cerf 2012, 274 p.

<sup>101</sup> Voir Annexe I, texte de Joseph Moingt

<sup>102</sup> EMV, *op.cit.* p. 19

<sup>103</sup> 1 Co 13

<sup>104</sup> 1 Jn 4, 8

l'Évangile. Cet amour est la substance du christianisme, donc de l'Église. Il fait d'elle la communauté du Christ, là où les hommes vivent de l'amour vécu par le Christ. « A ceci l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres »<sup>105</sup>. C'est pourquoi selon l'Évangile le christianisme n'est pas une religion au sens le plus courant. Il n'est pas doctrine, bonne morale, rites et livre sacré. L'Évangile est cette joyeuse annonce qui ouvre la voie, le chemin par où l'homme est sauvé, c'est-à-dire libéré définitivement du mal et de la mort. Toute organisation ecclésiastique n'a de légitimité qu'à servir cette annonce en faisant en sorte que « l'amour vienne à la parole et une parole telle qu'elle donne chacun à lui-même, dans une communion qui défait le meurtre et tous les avatars du meurtre ».<sup>106</sup>

### **3. L'Église est née et elle renaît de la nécessité d'annoncer le Royaume**

- **La mission de Jésus**

Quand Jésus définit sa mission, il dit toujours qu'il est venu et qu'il « sort » pour annoncer le Royaume. Ce Royaume il le définit comme la présence parmi nous (et en nous)<sup>107</sup> de la toute-puissance de l'amour de Dieu en lutte contre tout ce qui détruit les être humains. Les gestes de guérison et les exorcismes sont cohérents avec la déclaration de Jésus à la synagogue de Nazareth où il présente son action en référence aux annonces messianiques du prophète Isaïe.<sup>108</sup> Son action messianique accomplit l'espérance des prophètes d'Israël mais en la transformant radicalement. Jésus ne met pas en place une institution structurée avec des statuts et des règlements. Il appelle quelques personnes pour « capturer » des hommes, c'est-à-dire pour les libérer en les faisant sortir de la mer qui est le lieu de la mort dans la culture juive.<sup>109</sup> Aux Douze il donne pouvoir sur le mal et les maladies pour proclamer le règne de Dieu puis il recrute 72 autres disciples pour annoncer eux aussi, en leur donnant les mêmes pouvoirs<sup>110</sup> que le Règne de Dieu est arrivé,

- **Un seuil à franchir**

Après la mort de Jésus, bousculé par l'Esprit Saint, le groupe des disciples aura pour objectif de faire connaître sa vie comme celle d'un homme « faisant le bien »<sup>111</sup>, et à cause de

---

<sup>105</sup> Jn 13, 35

<sup>106</sup> EMV, *op.cit.* p. 22-23

<sup>107</sup> Le texte grec de l'évangile (Lc 17,21) laisse le choix entre deux traductions : « présence en nous » ou « présence parmi nous ». Il me semble important de ne pas choisir !

<sup>108</sup> Lc 4,16-21 et //

<sup>109</sup> Lc 5,11

<sup>110</sup> Lc 9, 1-6 et 10, 1-11

<sup>111</sup> Ac 10,38

cela comme débouchant sur la résurrection, victoire définitive sur la mort. Ce n'est que peu à peu, en faisant mémoire du Seigneur dans les repas communautaires que le groupe des disciples va commencer à s'organiser. Cependant il faudra toujours « ordonner la fraternité »<sup>112</sup> avec les risques que comporte toute institution en ce qui concerne les rapports à l'argent, au pouvoir et au sexe. Les disciples auront à franchir un seuil décisif : l'accès sans restriction des non-juifs à la communauté, c'est-à-dire le refus de toute exclusion. Ils seront en cela fidèles au comportement de Jésus qui se laissait toucher par tous, même par les lépreux. L'Agapê disparaît dès qu'il y a exclusion de qui que ce soit. « L'amour est demeure ouverte, son hospitalité est infinie ».<sup>113</sup> Toute exclusion est meurtrière.

- **L'immense Peuple de Dieu**

La logique de cette ouverture conduit à la constitution d'un peuple immense et unique dont personne ne sera exclu a priori. C'est un des textes majeurs du concile Vatican II qui le précisera dans la *Constitution sur l'Eglise*, au chapitre 2. Le Peuple de Dieu, est voulu par Dieu comme un peuple qui reçoit le salut (libération de la mort) dans une solidarité où tous ont leur place. « À cette unité catholique du Peuple de Dieu qui préfigure et promeut la paix universelle tous les hommes sont appelés ; à cette unité, appartiennent sous différentes formes ou sont ordonnés, et les fidèles catholiques et ceux qui, par ailleurs, ont foi dans le Christ, et finalement tous les hommes sans exception que la grâce de dieu appelle au salut ».<sup>114</sup> En utilisant l'image de cercles concentriques le concile montre que tous les êtres humains peuvent participer à ce Peuple de Dieu soit parce qu'ils y sont pleinement incorporés en tant que chrétiens soit parce qu'ils y sont « ordonnés ». Catholiques, autres chrétiens, juifs, musulmans, chercheurs de Dieu, athées pratiquant une vie droite, tous ont leur place dans ce peuple. D'où cette phrase clé dans un autre texte conciliaire : « Nous devons tenir que l'Esprit Saint accorde à tout homme, par des moyens que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal ».<sup>115</sup> Mais dans cet immense peuple de Dieu il y aura cette petite minorité de disciples qui forment l'Eglise visible et qui ont pour fonction d'annoncer la victoire de l'amour de Dieu en étant ainsi sacrement de cet « amour Agapê » qui est source de vie pour tout homme. « Sacrement » c'est-à-dire appelés à former un groupe humain concret dont la pratique doit révéler et réaliser l'amour de Dieu pour tous les hommes. Pour cela il y a vingt siècles quelques hommes et quelques femmes ont été suscités par

---

<sup>112</sup> Tel est le titre d'un ouvrage passionnant d'Alexandre Faivre sur le christianisme primitif : *Ordonner la fraternité. Pouvoir d'innover et retour à l'ordre dans l'Eglise ancienne*, Cerf 1992, 555 p.

<sup>113</sup> *EMV, op.cit.* p.126

<sup>114</sup> *Constitution L'Eglise (Lumen Gentium)*, cap.2, § 14.

<sup>115</sup> *Constitution L'Eglise dans le monde de ce temps (Gaudium et Spes)*, 22 §5

Jésus, Parole de Dieu, Verbe de Dieu venu en notre chair. De même aujourd'hui des hommes et des femmes sont appelés à constituer un ensemble de communautés appelées « Églises » par cette même parole qu'ils accueillent intérieurement sous l'action de l'Esprit.

#### **4. L'Église est engendrée et doit être réengendrée par la Parole de Dieu**

- **Ouvrir la Bible**

Il faut donc ouvrir la Bible. Quand nous l'ouvrons nous devons toujours nous rappeler que les textes que nous lisons ont été écrits dans des époques et des cultures bien précises, très différentes de la nôtre. Ils sont témoins d'actes de parole par lesquels des croyants ont voulu partager leur expérience de foi. Leurs paroles ont bouleversé le monde et tout spécialement les récits évangéliques qui annoncent que l'humanité a été arrachée à la puissance de la mort. À partir de là l'expérience religieuse d'Israël et ses pratiques (la Loi, le sabbat, le Temple) a été amenée à vivre une mutation radicale. Par la suite dans le contexte gréco-romain, la parole libératrice s'est exprimée en formules adaptées à la culture vivante de l'époque c'est-à-dire la culture hellénistique. Mais le monde change et continue à changer et rester prisonnier de formules anciennes en se contentant de les répéter n'a plus de sens. « Pour dire la même chose il ne faut surtout pas dire la même chose »<sup>116</sup>. Le risque est réel de rabâcher les textes du Nouveau Testament, sans entendre l'Évangile, c'est-à-dire sans être impacté par la bonne nouvelle libératrice. Mais sans doute pour se laisser transformer en profondeur faut-il déjà laisser creuser en soi une faille, celle où le désir de vie se confronte à la mort.

- **« Savoir » ou « faire confiance »**

Je commence par rappeler en préliminaire un aspect vital du christianisme. La foi chrétienne a été et est encore trop souvent présentée ainsi : il faut « croire des vérités » révélées par Dieu.<sup>117</sup> Avec le concile Vatican II il y a un changement de perspective : Dieu n'enseigne pas des vérités enfermées dans des formules fixes. Il n'est pas un professeur délivrant un savoir qui lui est extérieur. « Il s'adresse aux hommes en son immense amour ainsi qu'à des amis et il

---

<sup>116</sup> ER. *op.cit.* p. 25

<sup>117</sup> Cf. l'acte de foi des catéchismes anciens : « Mon Dieu, je crois fermement toutes les vérités que vous nous avez révélées et que vous nous enseignez par votre Eglise... »

converse avec eux pour les inviter et les admettre à partager sa propre vie »<sup>118</sup>. Il ne s'agit donc pas de savoir et d'apprendre par cœur des « vérités » sur Dieu, il s'agit d'entrer dans une relation personnelle de confiance réciproque, à savoir « l'obéissance de la foi »<sup>119</sup> c'est-à-dire l'écoute confiante au pied du maître. Il faut vivre l'expérience de l'amour de Dieu en Jésus-Christ, amour libérateur du péché et de la mort.

- **Comment faire ?**

D'où la question : comment accéder concrètement à la parole vivante de Dieu ? Pour cela il faut lire les textes bibliques non comme des textes anciens même passionnants mais en s'identifiant aux personnages du récit ce qui peut conduire comme eux à prendre position par rapport à Jésus jusqu'à décider ou non de le suivre. Le texte peut alors susciter des résonances profondes dans le lecteur en donnant du sens aux événements de sa vie et il devient « parole ». Le lecteur qui vit une expérience personnelle va produire une interprétation nouvelle dans son propre contexte culturel et revisiter les formules anciennes de la foi. En chacun la parole devient alors vivante et suscite des « êtres parlants » qui seront audibles et crédibles parce qu'ils ne seront pas des perroquets mais des personnes qui parlent en leur propre nom à partir de leur expérience.<sup>120</sup>

- **Importance des « groupes bibliques »**

Une telle lecture de la Bible n'est efficace que si elle est le fait de petits groupes, de petites communautés, qui sont et seront le lieu d'une expérience de naissance de l'Église sous une forme inhabituelle par rapport au fonctionnement institutionnel standard. La circulation de la parole entre les membres du groupe qui interprètent le texte de façon créative en fonction de leur histoire personnelle donne de rencontrer le Christ de façon vivante et nouvelle parce que se noue avec lui et avec d'autres frères et sœurs une relation originale. Là se découvre la puissance de l'amour de Dieu vainqueur du mal et donc le goût de faire partager cette expérience devenue bonne nouvelle existentielle et non théorie. Quelque chose de la sainteté de Dieu se manifeste alors pour peu que l'on se risque à respecter la liberté spirituelle des uns et des autres et pour

---

<sup>118</sup> Vatican II. *Constitution sur la Révélation « Dei Verbum »* n° 2. L'expression « converser avec » a été souvent reprise dans les textes conciliaires et par le pape Paul VI.

<sup>119</sup> Saint Paul insiste souvent sur cette « obéissance » qui n'est pas soumission aveugle mais, selon l'étymologie du mot grec, acte de confiance, donc de liberté.

<sup>120</sup> *ER. op.cit.* p. 54 et Philippe Bacq, « Vers une pastorale d'engendrement » dans Philippe Bacq et Christoph Theobald (dir.) *Une nouvelle chance pour l'Évangile*, Lumen Vitae/Novalis/Atelier 2004, p. 25-28

autant que personne ne s'enferme dans sa propre interprétation limitée. C'est l'écoute mutuelle véritable qui opère une régulation. Comme avec les apôtres ce qui se transmet alors est le produit de la relation intime, de la « conversation » de chacun avec le Christ. Dans de tels groupes l'appartenance ecclésiale peut être fort diverse et ne pas être tout à fait conforme aux modèles juridiques en vigueur selon le droit canonique. Quelque chose se cherche ainsi d'une figure d'Église naissante, non pas une reproduction des formes les plus anciennes, mais du neuf par rapport à la forme politique monarchique d'une institution qui ayant tout verrouillé par ses formules dogmatiques, sa morale et ses rites, a perdu sa crédibilité. Quelque chose du Royaume vient à l'improviste. Cette Église renaissante dépouillée de sa puissance ne peut compter que sur la présence du Ressuscité qui surgit chez des hommes et des femmes de ce temps et leur donne d'annoncer que le bonheur est possible : « Heureux ceux qui... ». Ils témoigneront ainsi du mystère du monde.<sup>121</sup>

## **5. Annoncer le Royaume aujourd'hui : « évangéliser » selon l'Évangile<sup>122</sup>**

- **Refus du prosélytisme**

Comment concrètement annoncer aujourd'hui le bonheur du Royaume ? On se gargarise souvent en Église des mots « mission » et « évangélisation ». Mais à beaucoup ce langage évoque colonisation, prosélytisme, recrutement d'adeptes, moyens plus ou moins subtils pour faire du chiffre afin de renforcer la puissance de l'Église, sa visibilité et son impact socio-politique. Or comme le rappelle Vatican II, la mission de l'Église consiste à révéler et à communiquer l'amour de Dieu à la manière de Jésus c'est-à-dire à faire de l'Évangile non une doctrine ou une institution mais à le laisser « sortir » pour être force de vie à destination de ceux qui le reçoivent, force de vie qui permet de lutter contre la violence meurtrière.<sup>123</sup> Notons que souvent le pape François rappelle fermement que « l'Église ne grandit pas par prosélytisme mais par attraction »<sup>124</sup>.

- **Critères de Vatican II (décret *Ad gentes*)**

---

<sup>121</sup> Tout ce paragraphe est inspiré par Christoph Theobald, « *Dans les traces... » de la Constitution « Dei Verbum » du concile Vatican II*, Cerf 2009, 206 p.

<sup>122</sup> Voir Annexe II. Texte de Maurice Bellet

<sup>123</sup> Cf. EMV. op.cit. p.86-87

<sup>124</sup> *Exhortation apostolique « La Joie de l'Évangile »* n°14



Le concile Vatican II a précisé de façon très claire, et même normative, ce qu'il en est du processus d'annonce du Royaume que faute de mieux j'appellerai « évangélisation ».<sup>125</sup> Il s'agit d'annoncer le Royaume à la manière de Jésus en respectant les étapes que lui-même a vécues. Première étape : « sortir » pour rencontrer les hommes et « entrer en conversation » avec eux en s'intégrant à leur culture, en parlant leur langue, en se faisant proches dans l'amitié. Deuxième étape, se mettre à leur service gratuitement pour restaurer et faire grandir la vie et la dignité de chacun et pas seulement des catholiques. Telle est la mission de chaque chrétien. Tel est le rôle et la légitimité des institutions de la charité inventées au cours des siècles par des chrétiens.<sup>126</sup> Ce service doit être absolument gratuit. « L'Église ne revendique pour elle-même d'autres titres que celui d'être au service des hommes, Dieu aidant, par sa charité et son service fidèle [...] La charité chrétienne n'attend aucun profit ni aucune reconnaissance. Dieu nous a aimé d'un amour gratuit »<sup>127</sup>. Il faut bien noter que Jésus ne profite jamais d'une guérison ou d'un exorcisme pour recruter un disciple. Le test de l'authentique gratuité est le respect absolu de la liberté de chacun et l'Église « interdit de forcer qui que ce soit à embrasser la foi ou de l'y amener ou attirer par des pratiques indiscretes »<sup>128</sup>. L'adhésion au Christ ne peut être que « proposée » comme l'affirme très clairement la *Lettre des évêques de France aux catholiques* en 1996.<sup>129</sup> La volonté même implicite de « faire du chiffre » pervertit absolument l'annonce du Royaume.

## 6. De nouveaux disciples

- **Qui « convertit » ?**

Il arrive heureusement (!) que le témoignage rendu gratuitement à l'Évangile suscite l'attirance de certains. Ce n'est pas là le résultat de recettes pastorales ni de techniques de marketing plus ou moins élaborées en faisant de l'événementiel avec des communicants. C'est Dieu seul qui ouvre un champ libre à la prédication, c'est l'Esprit Saint seul « qui ouvre le cœur des non-chrétiens pour qu'ils se convertissent librement au Seigneur qui comble toutes leurs

---

<sup>125</sup> Voir sur ce point le texte trop mal connu du *Décret sur l'activité missionnaire « Ad Gentes »*, tout spécialement les n°s 10 à 15.

<sup>126</sup> On peut parler aussi d'institutions de la « diaconie ». De telles institutions sont évolutives et n'ont pas vocation à durer quand les besoins auxquels elles ont répondu ont disparu ou sont pris en charge par ailleurs. La restauration du diaconat permanent est à comprendre dans cette perspective de service gratuit des hommes

<sup>127</sup> *Ad Gentes* n° 12

<sup>128</sup> *Ibid* n° 13. Par « pratiques indiscretes » il faut entendre les manipulations psychologiques et l'abus des situations de faiblesse. Cf. *Décret sur la liberté religieuses « Dignitatis humanae »*, n° 4.

<sup>129</sup> Les évêques de France, *Proposer la foi dans la société actuelle*, Cerf 1996, 130 p.

attentes spirituelles, bien plus les dépasse de façon infinie »<sup>130</sup>. Il faut sans cesse le redire : il n'est au pouvoir de personne de convertir une autre personne. « Personne ne vient à moi si le Père ne l'attire » dit Jésus.<sup>131</sup> Cette phrase est reprise par saint Augustin qui écrit dans son *Commentaire sur l'évangile de Jean* : « C'est un peu par la volonté mais c'est aussi par le plaisir (attrait intérieur) que tu es attiré ». Alors et alors seulement, il est de la responsabilité des « aînés dans la foi » de proposer avec assurance le Dieu vivant et son envoyé Jésus Christ. Cela ne peut se faire à la va-vite n'importe comment. C'est le processus de l'initiation chrétienne qui doit être engagé et la démarche catéchuménale mise en place.

- **Importance vitale du catéchuménat**

Le catéchuménat consiste en un itinéraire spirituel qui demande du temps, qui est structuré en différentes étapes afin d'être un passage entraînant progressivement des changements de mentalité et de mœurs qui ne sont pas sans conséquences sociales d'où parfois ruptures et séparations. Il ne s'agit pas d'un simple exposé doctrinal mais d'un apprentissage de la vie chrétienne qui donne de communier au mystère du Christ mort est ressuscité et ainsi de découvrir ce qu'est une vie selon l'Évangile. C'est l'entrée dans une communauté chrétienne concrète en vivant les étapes rituelles de l'initiation, c'est-à-dire la plénitude du Baptême qui comporte l'ensemble baptême/confirmation/eucharistie.<sup>132</sup> Cette démarche catéchuménale pratiquement disparue depuis le sixième siècle a été restaurée en France à partir des années 50 pour les adultes.<sup>133</sup> Depuis peu elle est demandée par les évêques comme essentielle pour tous les âges de la vie.<sup>134</sup> En effet, seule une démarche de proposition de la foi et d'initiation par étapes permet un accès libre et personnel à la confiance radicale exprimée par la profession de foi baptismale. Trop d'adultes reconnaissent et déplorent d'avoir été « formatés » à la vie chrétienne, et non-initiés, mais l'adoption d'une démarche catéchuménale se heurte pour les plus jeunes à des réticences mêmes épiscopales et à de nombreuses difficultés pratiques. Il s'agit pourtant d'un enjeu décisif pour l'avenir de l'Église.

## **7. L'apport du pape François**

---

<sup>130</sup> *Ad Gentes*, n°13

<sup>131</sup> Jn 6, 65

<sup>132</sup> Pour les premiers chrétiens la célébration du Baptême des adultes englobait ce que nous distinguons en trois sacrement séparés qui ensemble composent les sacrements de l'Initiation chrétienne.

<sup>133</sup> Au cours des dernières années le nombre annuel des baptêmes d'adultes a été en France de plus de 3000.

<sup>134</sup> Conférence des évêques de France, *Texte national pour l'orientation de la catéchèse en France*, Bayard, Cerf, Fleurus-Mame 2006, 112 p.

Dès l'élection du pape François en mars 2013, nombres de personnes ont perçu, et pas seulement dans le monde catholique, un changement de style profond par rapport à ses prédécesseurs. Tout en s'inscrivant dans la continuité ecclésiale François a repris et dynamisé nombre d'apports de Vatican II qui avaient été plus ou moins mis en veilleuse avant lui. Sa parole et son action s'inscrivent clairement dans la dynamique initiée par Jean XXIII. L'un de ses actes les plus marquants a été de remettre en valeur le concept d'Église Peuple de Dieu. Ce terme mis de côté à partir du synode de 1985,<sup>135</sup> il l'emploie plus de 40 fois dans *La Joie de l'Évangile*. Je me contenterai de signaler assez brièvement les axes de sa pensée et de son action qui me paraissent les plus importants.

- **La Joie de l'Évangile (*Evangelii gaudium*)**

L'exhortation apostolique la joie de l'Évangile se présente comme la charte d'une Eglise qui n'a de légitimité qu'à apporter aux hommes la joyeuse annonce de l'amour de Dieu en sortant de ses habitudes sclérosées pour prendre le risque d'aller aux périphéries et cela sans faire de cette mission « un commerce, un projet d'entreprise pas plus qu'une organisation humanitaire, ou un spectacle pour raconter combien de personnes se sont engagées grâce à notre propagande ».<sup>136</sup>

- **La miséricorde (*Amoris laetitia*)**

La place centrale de la miséricorde comme essentielle à la joie de l'Évangile est rappelée avec force, contestant les pratiques d'exclusion tellement habituelles dans l'Eglise parce que rendues légitimes par des codes sans pitié. Les possibilités de pleine réinsertion des divorcés remariés sont significatives de cette pratique miséricordieuse qui prend en compte les itinéraires de vie complexes de chaque personne. De même François demande qu'il soit mis fin aux finasseries du Catéchisme de l'Eglise catholique au sujet de la peine de mort.

- **Le service de l'humanité (*Laudato si*)**

La grande encyclique sur la sauvegarde de la Maison commune témoigne d'une volonté de service de l'humanité tout entière, service encore une fois gratuit qui s'inscrit dans les démarches de Jésus pour guérir et sauver ici et maintenant.

---

<sup>135</sup> Le Synode romain de 1985 convoqué pour célébrer le 20<sup>e</sup> anniversaire de la clôture du Concile Vatican II a opéré une relecture assez négative de certains aspects du Concile en négligeant ou en minimisant certains de ses acquis majeurs. Voir le dossier de la revue *CONCILIUM* n° 208/1986.

<sup>136</sup> *La joie de l'Évangile*, n° 279

- **Le respect de la conscience personnelle**

Dans l'ensemble de son enseignement François rappelle fermement l'importance du respect de la conscience personnelle en pleine fidélité à Vatican II et à l'enseignement très classique de Thomas d'Aquin. Chaque personne doit prendre ses propres décisions en matière de comportement, et donc de morale, en fonction de sa conscience personnelle même si elle se trouve en contradiction avec les autorités ecclésiales, et sous réserve qu'elle ait fait réellement l'effort d'éclairer ladite conscience. Cela relativise le poids de l'autorité hiérarchique mais donne à porter le poids parfois très lourd de la responsabilité personnelle.

- **Le sens de la foi des fidèles (« *sensus fidei fidelium* »)**

Enfin et ce n'est pas le moins important, François veut qu'on prenne réellement en compte le « sens de la foi des fidèles » c'est-à-dire le fait que tout chrétien est habité par l'Esprit et qu'en ce qui concerne la foi chaque baptisé a le droit et le devoir d'exprimer ce qu'il pense dans un dialogue véritable avec les autres fidèles et les pasteurs.<sup>137</sup> Cela suppose consultations, liberté des débats en acceptant le temps long nécessaire pour que le consensus des fidèles puisse s'affiner avant d'être ratifié par le magistère. Un exemple concret de ce souci de faire appel au sens de la foi des fidèles a été donné par la volonté du pape de consulter très largement avant les synodes sur la famille de 2014 et 2016 ce qui est une véritable révolution par rapport au textes que j'ai déjà cités qui excluaient tout droit à l'intervention des fidèles en ce qui concerne la foi et les mœurs. Il est évident que ces consultations larges sont très difficiles à mettre en oeuvre mais elles apparaissent maintenant comme indispensables.

## **8. L'hospitalité évangélique est l'avenir de l'Église**

- **La pratique messianique**

Une seule préoccupation parcourt tout cet exposé, un seul fil conducteur, un seul fil rouge : la prise en compte de la mission confiée par Jésus aux apôtres et aux disciples ainsi qu'à leurs successeurs. C'est cette mission qui fonde et organise et devrait toujours organiser l'Église. Seule la mission peut lui donner un avenir. L'institution ecclésiastique devenue une énorme multinationale ne peut avoir qu'un seul but : annoncer que le Royaume de Dieu est tout proche et qu'il est l'espérance du monde. Aujourd'hui comme hier la question fondamentale se pose :

---

<sup>137</sup> Droit reconnu par le *Code de droit canonique* de 1983, canon 212, § 2 et 3

comment l'Église en tant que corps, en tant que communion de multiples communautés de taille et de styles divers, et comment chaque disciple de Jésus à titre personnel, peuvent-ils annoncer ce Royaume de façon audible et crédible. On sait bien que pour Jésus lui-même c'est sa « pratique » c'est-à-dire la cohérence absolue entre ses paroles et ses gestes qui le rendaient crédible. Cette cohérence a été assumée jusque dans la mort sur la croix, son amour allant jusqu'au pardon demandé au Père pour ses bourreaux et à l'admission d'un bandit « aujourd'hui » en paradis.<sup>138</sup> Toute la pratique de Jésus pouvait être qualifiée de messianique en ce sens qu'elle répondait à l'attente essentielle de tous les hommes : être libérés, définitivement « sauvés » du mal et de la mort et donc du péché comme puissance meurtrière et force de destruction. Comment donc aujourd'hui, ceux qui veulent être ses disciples vont-ils faire mémoire de lui sinon en posant des signes messianiques porteurs de vie et donc d'espoir afin d'actualiser sa présence et son action ? Jésus accomplissait les prophéties dont celle d'Isaïe : guérison, libération, restauration intégrale de l'être humain. Pour cela sa présence éveillait chez ceux qu'il rencontrait une énergie cachée, une « foi élémentaire » capable de susciter des événements « sauveurs ». C'est ainsi qu'il déclare à ceux qui sont guéris : « Ta foi t'a sauvé ». Dans les Actes des apôtres cela va jusqu'à transgresser les frontières de langue et de culture et à modifier l'organisation de l'échange des biens. Les miracles réintègrent des gens dans la société mais en même temps ils mettent en crise cette même société. La source du « vivre ensemble » est dans ces actes de foi qui provoquent une guérison de tout l'ensemble social. Cela se réalise dans des événements imprévisibles. Des personnes ont capacité à être porteuses d'une « foi » telle qu'elles l'engendrent chez d'autres et cela nous dit quelque chose de la vraie « sainteté ». Mais cette pratique va provoquer des difficultés graves et même des violences puisque ces actes de foi remettent en cause l'ordre établi en réintégrant les exclus, en vivant « l'hospitalité évangélique ».

- **L'hospitalité évangélique**<sup>139</sup>

Donc l'activité messianique ne se réduit pas aux rencontres interpersonnelles. Le Royaume de Dieu réoriente la vie en société à partir d'un fondement : l'hospitalité. Celle-ci est fondamentale dans les Ecritures.<sup>140</sup> Finalement c'est le type d'hospitalité vécue par Jésus qui rassemble tous les signes messianiques qu'il a posés et qui peut constituer pour les chrétiens et

---

<sup>138</sup> Lc 23, 34.43

<sup>139</sup> Pour tout ce paragraphe je reprends, hélas de façon trop rapide, les pages très inspirantes de Christoph Theobald, *Le christianisme comme style. Une manière de faire de la théologie en postmodernité*, Tome 1, Cerf 2007, p. 59 ss.

<sup>140</sup> Cf. Deux exemples parmi beaucoup d'autres : Gn 18 et 19. He 13,2. Accorder ou refuser l'hospitalité est une question de vie ou de mort.

pour l'Eglise le comportement décisif pour être fidèle à la mission reçue et donc ouvrir un avenir. Comment préciser ce type d'hospitalité absolument unique vécue par Jésus ? C'est d'abord sa capacité d'apprendre de chacun, quel qu'il soit, et de toute nouvelle situation. Il ne faut pas oublier que Jésus avant d'être celui qui accueille demande d'abord à être accueilli. Il s'est fait mendiant pour frapper à notre porte. Il s'est fait pauvre et sans moyens de puissance en condition d'esclave. Ne pas oublier aussi que l'accueil de l'autre, de l'étranger est toujours risqué : peut-être est-il, sans qu'on le sache, un ennemi ? L'accueil inconditionnel de l'hospitalité crée un espace de liberté, un espace de vie qui permet à l'autre d'accéder au plus profond de lui-même et cela débouche sur une confiance fondamentale en soi et en la vie. Jésus renvoie chez eux sans chercher à lier à lui ceux qui ont retrouvé de quoi vivre. Mais certains, ayant découvert grâce à son hospitalité ce qu'ils avaient d'unique en sont arrivés à s'identifier à sa manière d'être. Ils vont contribuer à l'engendrement du réseau de Jésus. Ils deviennent disciples. Cette fécondité n'est pas programmée selon un régime de transmission. C'est une contagion. Cela n'est possible que sur la base d'un dessaisissement de soi qui donne une « autorité »<sup>141</sup> qui rayonne en révélant en l'autre sa propre foi comme capacité de vie. Cet accueil de l'autre est ouvert et non pas limité par des interdits de pureté. Maintenu jusqu'au bout, cette hospitalité sans exclusion, sinon celle du mensonge, peut apparaître comme tellement démesurée qu'elle devient dangereuse d'où le surgissement de la violence qui coûtera la vie à Jésus. « L'hospitalité de Jésus constitue un espace de vie appelée Règne de Dieu ».<sup>142</sup> A l'Église d'être telle qu'elle offre cet espace de vie. Ainsi, et ainsi seulement, elle sera fidèle à sa mission d'annoncer le Règne de Dieu. Elle proclamera alors en acte l'Évangile, « la parole inaugurale qui ouvre l'espace de vie ».<sup>143</sup> Alors elle aura un avenir car elle portera l'espérance des hommes.<sup>144</sup>

---

## Annexe I

Extrait de **Joseph MOINGT : L'HOMME QUI VENAIT DE DIEU**, éd. du Cerf 1994, p.23-25

---

<sup>141</sup> L'autorité (*exousia*) selon l'évangile est en contradiction avec la volonté de puissance et le goût de la domination sur les autres. Elle est un service de la croissance de l'autre en humanité. Le récit du lavement des pieds en est le symbole.

<sup>142</sup>, Theobald, *op.cit.* p.101

<sup>143</sup> *4H. op.cit.* p.17

<sup>144</sup> Voir Annexe III. Texte de Jean-Yves Baziou

Toute l'affaire de Jésus – et la religion chrétienne de cette fin du XX<sup>e</sup> siècle en est la suite – a commencé par une rumeur qui voltigeait autour de lui, mélange d'interrogation, de suspicion et de confiance, et qui prit consistance et ampleur surtout quand elle fut relancée par l'annonce de ceux qui croyaient en lui. C'est par cette rumeur que Jésus est entré dans l'histoire, la vraie: celle qu'on raconte avant de l'écrire et qu'on ne cesse de raconter de vive voix longtemps après qu'elle a été écrite. Les grandes affaires qui passionnent l'opinion publique et qui sont retenues par les livres d'histoire sont souvent liées à des procès, surtout à des procès politiques. Le procès par lequel se termina la carrière messianique de Jésus n'eût pas fait grand bruit hors du lieu et du temps où il se déroula - les archives de l'Empire romain n'en ont pas gardé trace - s'il n'avait été très tôt suivi d'une étrange rumeur: « *Celui qu'ils ont condamné et mis à mort, Dieu l'a rendu à la vie* » (voir Ac 2, 23-24; 3, 13-15; etc.). Rumeur suscitée par une annonce que les chrétiens appellent « révélation » - mais, en ses tout premiers commencements, qu'est-ce qui distingue l'une de l'autre ? Nouvelle qui peut paraître à beaucoup aujourd'hui incroyable sinon dépourvue de sens, et qui l'était déjà quand elle commençait à se répandre, car elle ne prend sens que pour celui qui accepte de l'intégrer à son propre destin. Colportée d'abord de bouche à oreille, puis débattue en public, rejetée par les uns avec incrédulité, accueillie par d'autres avec espoir, elle ne cessa de s'affermir et de s'amplifier; avant la fin du siècle où naquit Jésus, elle avait fait le tour du bassin méditerranéen. L'affaire de Jésus devenait une affaire d'État, elle changeait le cours de l'histoire, et l'histoire n'a cessé jusqu'aujourd'hui de se nourrir de la rumeur de Jésus et de l'entretenir.

Jusqu'aujourd'hui ? La crédibilité historique de Jésus n'est pas dissociable d'une rumeur vivante, ni celle-ci d'une croyance largement accordée. Or voici que de nos jours, historiens des religions, des mentalités ou des sociétés, sociologues du fait religieux, psychanalystes, ethnologues, linguistes, philosophes, journalistes informateurs de l'actualité culturelle se penchent sur l'avenir du christianisme et supputent ses chances de survie plus ou moins longue, ou de déclin plus ou moins proche, ou encore d'éclipse passagère ou de renouveau triomphant. Il est de fait que dans nos pays, à partir desquels l'annonce de Jésus s'est répandue en d'autres pays, le bruit des cloches a cessé depuis longtemps d'éveiller celui de foules en marche. La rumeur de Jésus serait-elle en passe de s'essouffler, de quitter les places publiques et de disparaître dans le murmure pieux de petites communautés en prière, pour se réveiller de temps à autre dans le brouhaha médiatique, sans lendemain, de rassemblements folkloriques ? S'il devait en être ainsi, l'affaire de Jésus serait-elle en voie de réintégrer les archives des temps passés - affaire classée ? Car Jésus ne peut demeurer vivant dans notre histoire qu'à la manière dont il y est entré, poussé en avant par la rumeur de ceux qui le suivent.

Celui qui écrit aujourd'hui sur Jésus ne peut ignorer cette interrogation. Il ne peut se résigner ni à retracer savamment son histoire ni à discourir doctement de la foi des siècles chrétiens, comme si cela pouvait suffire à réveiller la vieille rumeur; il ne peut pas se désintéresser de l'écho que son récit ou son discours est susceptible de rencontrer, alors que tout ce qui a été écrit jadis sur Jésus l'a été afin que tous croient en lui (Jn 20, 31). Les motifs qu'on a eus de parler de lui et de croire en lui restent à jamais partie intégrante de son histoire, et l'intérêt qu'on peut avoir de la raconter à nouveau n'est pas isolable du souci qu'elle soit encore croyable.

---

## Annexe II

Extrait de : **Maurice BELLET : L'ÉGLISE MORTE OU VIVE**, DDB 1991, p. 86-87

Si l'Église est l'*agapè* elle-même, dans sa croissance réelle, son rapport aux hommes n'est pas du tout domination et conquête, mais juste l'inverse : service et hospitalité. Attention ! Pas l'idée ou l'intention mais la chose même. La différence se verra en ceci : l'idée et l'intention ne coûtent rien, c'est affaire de discours, le milieu chrétien excelle à traduire en sublime évangélique ce qui, ailleurs, serait simplement basement humain ; mais la chose elle-même coûte, elle arrache le fidèle de l'Eglise à l'image qu'il a de lui. C'est renoncer à soi-même et porter sa croix !

Il est de l'esprit de l'Église de d'abord offrir, et non exiger : oui, la table servie. L'Église, d'abord, donne. L'exigence ne vient que dans la force du don, un peu comme le père, le maître, le médecin quand il y va de la vie et de l'avenir de ceux dont ils ont la charge mais on sait combien ce peut être prétexte à abus ! Il convient donc de toujours revenir au don. Et pour chacun, en l'Eglise, de percevoir sa foi même comme ce qui n'a vérité qu'à le rendre don pour autrui, et non selon une idée du don, mais selon la réalité d'autrui. Double et implacable critique de toute prétention et appropriation et qui vaut au premier rang pour l'Évangile même. Il est réel en moi que s'il sort de moi comme ce qui donne vie jubilation, espoir aux humains affamés ; et sans que j'aie maîtrise, sans que ce soient mes idées, *ma* foi même. Une force me traverse, qui va vers la beauté du monde retrouvée, la création régénérée. Non, ce n'est pas doctrine, point de vue, appartenance, - pas d'*abord*. C'est ce flux, dont toute ma sagesse est de le reconnaître quand il vient et le laisser agir hors de toute prise.

Ce qui, en langage chrétien, se nomme : Esprit. L'Église est Esprit, ou elle n'est qu'imposture.

C'est exode ; pour l'Église et pour chacun en l'Église. Impossible de rester chez soi, de fermer sa porte et vivre tranquille à l'abri des étrangers. L'Église n'est faite que d'immigrés ! Personne n'est natif du Royaume dont l'Église est l'espérance.

Exode veut dire que l'Église est sa propre désinstallation, déstabilisation. Pas moyen de l'identifier à sa « culture ». Pas moyen d'écraser l'irrépressible diversité dans un langage uniforme (le Nouveau Testament en donne un assez brillant exemple !). Il n'est communion que d'écoute : l'autre, différent, me tire hors de la quiétude en mon lieu propre.

Cet exode agit aujourd'hui avec une brutalité extrême, partout où s'accomplit la fin de la culture chrétienne d'Occident. Quitter un monde ! Quitter le langage, les habitudes, les évidences mêmes ! Pourtant nous pouvons percevoir que cette épreuve n'est pas un malheur de l'Église, encore moins son opposé, mais un trait de sa vitalité, un mouvement de mort et resurgissement qui agit en son fond, par-dessous les couches accumulées.

C'est pourquoi nous parlerons d'Évangile, et point d'évangélisation. Celle-ci suppose que l'Évangile soit possédé quelque part et qu'il y a travail pour le répandre. L'Évangile n'est point possédé. Il se tient que dans sa diffusion. Le conserver à l'abri de ce grand vent, c'est déjà l'oublier, d'un oubli meurtrier.

---

### Annexe III



Nous sommes devenus les hôtes d'une culture où nous n'avons pas l'initiative : nous y sommes reçus. Ce n'est pas seulement nous qui ouvrons nos portes, ce sont les autres aussi qui nous accueillent. Se joue là un nouveau rapport à la société : les hommes modernes ne sont pas nos étrangers seulement. Ils sont aussi ceux qui nous accueillent et nous reçoivent. Nous sommes acceptés. Acceptons d'être acceptés, reçus, accueillis. Reconnaissance que nous sommes hôtes d'une culture plus grande que nous.

L'autre nous reçoit. Et celui que nous nommons peut-être incroyant devient celui qui nous donne de croire. Ainsi comprenons-nous mieux l'intuition de Paul VI quand il déclarait que l'incroyant nous parlait de Dieu

Les aumôneries (de l'Enseignement public)<sup>145</sup> peuvent, au lieu où elles sont, penser, vivre et méditer l'hospitalité dans sa double dimension : active (nous accueillons) et passive (nous sommes accueillis). Elles pourraient par là aider à retourner un regard négatif sur la modernité, surtout celui-là qui en fit le lieu de l'athéisme : une société laïque n'est pas athée. D'ailleurs en rigueur spirituelle, le monde n'est pas sans Dieu, pas athée. Ce fut le cœur de l'intuition fulgurante de D. Bonhoeffer pour qui un monde sans religion n'est pas un monde sans Dieu.

En cela nous pourrions être conduits à rompre avec des oppositions devenues trop courtes comme croyant/incroyant. Il y va de la qualité de la perception spirituelle de notre présence dans l'époque contemporaine et d'une intelligence plus haute du mystère de Dieu. Dieu est aussi hôte de la laïcité. Et même au cœur des polémiques, quand se constitue une ligne de clivage entre laïques et religieux, que quelques-uns osent renouer avec la grande spiritualité qui « tend à recevoir comme insignifiante la contradiction qui lui vient des autres ou des événements » (M. de Certeau).

Une autre voie de réflexion consisterait à comprendre l'hospitalité comme un chemin vers l'unité, vers la réconciliation humaine : l'hospitalité n'annexe pas, ne récupère pas, ne juge pas, mais elle fait partager la même maison, le même pain, la même table. N'était-ce pas dans des maisons qu'ont commencé à se réunir les chrétiens ?

---

<sup>145</sup> Dans cet article écrit à l'occasion des célébrations de la révolution française de 1789, J.Y Baziou, secrétaire national des AEP, propose une réflexion sur la Mission de l'Église à partir de l'expérience particulière des Aumôneries en France.